

VOYAGE EN HONGRIE

(SUITE.)

Nous étions montés en voiture, et le journaliste continuant la conversation, nous dit qu'on n'avait jamais pu découvrir, en questionnant les Zigains, quel était le point du globe qu'ils avaient habité à l'état de peuple constitué, avant d'envahir la plupart des contrées de l'Europe et de l'Afrique, sur lesquelles ils se sont répandus, comme des plantes parasites et nuisibles; il a fallu s'en tenir à des conjectures plus ou moins vraisemblables. Les Zigains parurent pour la première fois en Europe, vers l'année 1417, dans le voisinage de la mer du Nord; peu après on les vit en Suisse et en Italie, et enfin une bande d'entre eux conduite par plusieurs chefs, auxquels, par cet esprit de vanité qui leur est inhérent, ils avaient donné des titres de comtes et de ducs, arriva en France, et parut à Paris au mois d'août 1427. On les logea à la Chapelle Saint-Denis; leurs femmes, audire des contemporains, étaient noires, voleuses, mal-propres, et disaient la bonne aventure; l'archevêque de Paris les força de s'éloigner, et excommunia tous ceux qui les avaient consultés; il est prouvé qu'ils parurent en Hongrie cette même année 1417, qui est la première où ils aient été vus en Europe, et la plupart des chroniqueurs s'accordent à dire que c'est de la Hongrie qu'ils se répandirent dans toutes les autres contrées. La Turquie, la Hongrie, la Moldavie et toutes les provinces voisines du Danube furent les premières envahies par ces hôtes étranges; aujourd'hui encore ils préfèrent ces pays à tous les autres, et continuent à y planter leurs tentes. Cette expression, si souvent employée au figuré, doit, dans ce cas particulier, être prise au propre. Ils ne voyageaient pas en corps, mais par hordes indépendantes les unes des autres et dirigées par des chefs qui devaient leur autorité à l'élection. Interrogés sur leur origine et sur les motifs qui les forçaient à mener une vie nomade, les Zigains, pour se faire tolérer, adaptèrent à leur situation la fable qui convenait le mieux à l'esprit de l'époque, et se donnèrent pour des pèlerins forcés à une vie errante par suite de la stérilité qui avait frappé leur pays, en punition du refus de leurs ancêtres de recevoir chez eux l'enfant Jésus, lors de sa fuite en Egypte. La profession de pèlerin, affichée par eux, les fit non-seulement recevoir, mais encore protéger. Ils annonçaient le projet d'aller demander au pape l'absolution du crime de leurs ancêtres, et plusieurs souverains s'empressèrent de leur donner, pour les aider à atteindre ce but pieux, les saufs-conduits et les secours nécessaires. Ils usèrent pendant un demi-siècle environ des dons et de la protection des âmes crédules et commirent, à l'abri de

leur soi-disant profession de pèlerins, tous les vols qui semblent être l'un des besoins dominants de leur race; enfin on commença à les connaître, et les sentences de bannissement vinrent de tous côtés révoquer les saufs-conduits qui leur avaient été accordés.

C'est vraisemblablement à cette époque que l'on doit reporter l'origine et l'explication de l'état d'esclavage auquel ils sont voués dans les provinces de Valachie et de Moldavie. Menacés sans doute d'être bannis, ils obtinrent de quelques puissants seigneurs une protection et une sorte de caution près du gouvernement, en échange desquelles ils vouèrent à l'esclavage eux et leurs descendants; cette décision aura été prise isolément à des époques diverses, car on n'en voit de traces nulle part ailleurs, et l'on ne sait comment expliquer cette différence dans le sort d'individus de même race, les provinces de Moldavie et de Valachie étant les seuls pays où les Zigains soient esclaves. Ils se donnèrent peu à peu pour éviter des persécutions, probablement excitées par les grands propriétaires, désireux de peupler leurs vastes domaines déserts. Imprévoyants, lâches et vils comme les êtres dégradés par une longue oppression, les Zigains n'envisagèrent que le moment de répit qu'ils obtenaient, sans songer au prix dont ils le payaient: ils passèrent de génération en génération, comme faisant légalement partie des héritages, ventes et des donations, et aujourd'hui encore ils sont la propriété des seigneurs qui en emploient quelques-uns à la domesticité, les autres à des travaux agricoles, et donnent à ceux-ci, quand la saison de ces travaux est finie, la liberté d'errer à leur guise, à la charge de se suffire à eux-mêmes pendant les mois où ils ne travaillent pas pour le compte de leur maître. Toutes ces hordes nomades, sans profession, sans ressources, obligées de subvenir à leurs besoins, tirent principalement leur subsistance du vol. Les Zigains sont gouvernés par des chefs ou juges de leur race, élus par eux, quelquefois nommés par les propriétaires d'esclaves, vis-à-vis desquels ces chefs sont responsables des actes de la horde qu'ils commandent; le propriétaire, à son tour, répond au gouvernement des méfaits de ses esclaves, qu'il punit par une application plus ou moins rigoureuse de la peine du fouet, quand le vol est par trop audacieux.

Les différents noms donnés aux Zigains doivent être attribués aux diverses conjectures formées sur leur origine; on les appela *Bohémiens* en France, parce qu'ils y parurent en venant de la Bohême; la profession qu'ils s'étaient attribuée de pèlerins chassés de l'Egypte par la vengeance divine, leur fit donner

souvent et en différents lieux le nom d'Égyptiens; cette origine égyptienne ne s'appuie du reste que sur une tradition orale.

Nous étions arrivées à l'hôtel de la Reine d'Angleterre où nous habitions; la conversation était si bien engagée, que nous ne pûmes consentir à nous quitter; M^{lle} B. descendit pour terminer la soirée avec nous, et le journaliste nous quitta un moment, afin d'aller chercher cette note, insérée en 1763 dans la *Gazette de Vienne*, et qui jetait quelque clarté dans les ténèbres où sont ensevelies l'origine et la patrie de cette race extraordinaire, qui, errante depuis plusieurs siècles au sein des pays les plus civilisés, n'a jamais pu être absorbée par les peuples à la vie desquels elle s'est mêlée. Cette note est assez curieuse pour être transcrite ici; la voici, telle que je l'ai copiée sur le numéro de la *Gazette de Vienne*, portant la date du 6 novembre 1763; c'est un capitaine Skelly de Doba qui la communiqua à ce journal sous forme de narration.

« Un imprimeur, appelé Étienne Pap Szathmar Neme-
» thi, vint me trouver un jour; après avoir parlé de
» différentes choses, le discours tomba enfin sur les
» Bohémiens et mon hôte me conta l'anecdote suivante,
» d'après le récit d'un prédicateur protestant nommé
» Étienne Vali, d'Almasch, dans le comté de Komora.
» Pendant que ledit Vali étudiait à Leyde, il fit con-
» naissance avec quelques jeunes Malabares, dont
» trois sont constamment obligés de faire leurs études
» dans cette ville, et ne peuvent retourner dans leur
» pays que lorsqu'ils sont remplacés par trois autres.
» S'étant aperçu que leur langue avait beaucoup de
» rapports avec celle des Bohémiens, il saisit cette oc-
» casion de mettre par écrit, sous leur dictée, environ
» mille mots avec leur signification. Ils l'assurèrent
» en même temps que dans leur île il y avait une
» contrée ou province appelée Czigania (qui ne se trouve
» pas sur la carte). Lorsque Vali fut de retour de
» l'université, il s'informa, près des Bohémiens de
» Hongrie, de la signification des mots malabares,
» qui lui expliquèrent sans difficulté.

Toutes ces recherches ne sont point oiseuses, et comportent un intérêt plus élevé que celui d'une vaine curiosité. Remonter à la véritable origine de cette race, qu'il est impossible de connaître par elle-même, dépourvue qu'elle est de toute notion géographique ou historique; retrouver, par l'analogie des coutumes, le sens des pratiques superstitieuses qu'elle continue à travers tous les siècles et toutes les civilisations; discerner, par la découverte de l'oppression qu'elle subit depuis une époque si éloignée, le motif de la dépression morale dont elle est frappée; reconnaître enfin dans le mal, partout où il se produit, non l'œuvre de Dieu, mais l'œuvre des hommes, serait un travail religieux et une consolation certaine pour ceux dont la conscience se refuse à admettre qu'il y ait des races fatalement vouées à une légitime infériorité sociale; la dégradation est non pas la cause, mais le résultat du mépris dont on les a frappées.

Parmi les quatre castes qui divisent les Sudders, la plus méprisée de toutes est celle des Indders, connue sur la péninsule de Malabar sous le nom de parias. Ils sont chargés des travaux impurs, et considérés comme infâmes; un grand nombre d'entre eux,

pour éviter la réprobation qui pèse sur eux, se sont habitués à vivre en hordes nomades, et à élever des tentes dans les lieux écartés. Tous les détails donnés par les voyageurs sur cette race abjecte se rapportent parfaitement au caractère des Zigains.

Les Sudders, nous disent les voyageurs, aiment à s'enivrer, et recherchent surtout l'eau-de-vie, tandis que les autres castes considèrent ce goût comme abominable; leurs femmes et leurs enfants ont les mœurs les plus dépravées; tout travail leur répugne, ils s'y adonnent avec dégoût, et seulement contraints par la nécessité; ils vivent pêle-mêle, comme des bêtes brutes, et les enfants croissent sans aucune éducation ni instruction morale; les Indders aiment les chevaux, et les Européens qui demeurent sur la côte de Malabar les emploient fréquemment comme palefreniers; ce goût et cette profession se trouvent aussi chez les Zigains; on fait faire aux Sudders le métier de bourreaux et d'écorceurs; ils enlèvent les bêtes mortes, les dépècent et les font servir à leur nourriture. Or, les Zigains s'emploient volontiers à tous ces offices, et mangent sans répugnance aucune la chair d'animaux morts de maladie; les forgerons et les danseuses appartiennent à cette caste de l'Hindoustan, comme à la race des Zigains dans nos pays; ils ne semblent être ni païens, ni mahométans, et vivent sans rendre aucun culte à Dieu.

Tous ces détails se rapportent, avec une exactitude frappante, aux mœurs des Zigains; on peut attribuer avec vraisemblance leur émigration à la guerre portée dans l'Inde, par Timur-Beg, et la date de leur arrivée en Europe appuie cette supposition. Ce conquérant ravagea l'Inde en 1408 et 1409; les affreuses barbaries qui signalèrent son passage expliquent la fuite de cette classe, qui n'avait aucune vertu guerrière, et qui ne pouvait, par suite de son abaissement, et des maux qu'elle endurait, éprouver aucun sentiment patriotique; ils émigrèrent donc, et comme les peines les plus sévères, et même la peine de mort, étaient appliquées aux parias qui cherchaient à s'instruire, ainsi qu'à tous ceux qui les y auraient aidés, les Indders ne purent emporter, ni le nom de leur patrie, ni la connaissance de leur existence politique et civile, mais seulement le souvenir, le sentiment, les habitudes de l'abjection, qui se perpétuèrent avec leur race, et se transmirent comme une maladie héréditaire.

Il n'est si bonne compagnie qu'on ne doive quitter; nous partons dans deux jours pour nous diriger vers le centre de la Hongrie; il fallut donc faire nos adieux et nos remerciements à M^{lle} B... et au journaliste auxquels nous devons quelques heures de causerie cordiale. Du reste, nous avons trouvé la vie fort supportable à Pesth; nous sommes logées à l'hôtel de la Reine d'Angleterre, magnifique édifice, que pourrions envier des capitales plus considérables que celle-ci; le service y est d'une recherche et d'une élégance aussi surprenantes que la modicité des prix qui le rémunèrent; mais il serait téméraire de juger la Hongrie sur ce programme trop flatteur. Pesth, situé sur l'extrême frontière du pays, n'est point, à proprement parler, une ville hongroise, c'est plutôt une cité cosmopolite, lieu de passage de tous les peuples, et qui leur offre toutes les ressources des civilisations les plus avancées. L'intérieur de la Hongrie nous réserve probablement des privations de plus d'une nature, et

l'épreuve va commencer le jour même de notre départ, puisqu'il n'existe pas d'autre mode de transport que l'antique diligence; en dépit des regrets qu'il est de bon goût de formuler au sujet de la décadence de ce véhicule remplacé par les chemins de fer, regrets qu'il faut surtout attribuer à l'oubli des désagréments qu'il comportait, j'avoue que je préfère singulièrement ces larges wagons où chacun est à sa place et y reste, où l'on ne court point le risque d'être étouffé par un voisin volumineux, ni celui de servir à faciliter le repos de quelque voyageur s'arrogeant le droit de sommeiller sur l'épaule la plus proche.

II

Nous avons quitté Pesth ce matin, dans une diligence qui n'est vraiment pas trop mauvaise, et qui, disposition inappréciable! contient seulement quatre voyageurs à l'intérieur. Un prêtre monta en voiture avec nous; sa physionomie était intelligente et vive, ses façons polies et douces. Notre nombre fut complété par un jeune homme que le conducteur appela *monsieur l'avocat*; vêtu d'un pourpoint en velours noir, brodé sur toutes les coutures, la taille serrée par un ceinturon auquel était attaché un petit sabre recourbé, coiffé d'une barrette de même étoffe et de même couleur que son habit, l'avocat avait la lèvre décorée d'une épaisse moustache qu'il portait avec cet air guerrier qui caractérise sa nation, et que ne peuvent répudier ceux mêmes qui sont voués aux professions les plus pacifiques. Que faire en une diligence, à moins qu'on ne cause? Le pays est affreux aux environs de Pesth; de grandes plaines sablonneuses, incultes, désertes déroulent leur monotonie pendant plusieurs heures; j'ai voulu éviter leur aspect désolant, et j'ai demandé au prêtre, qui parlait très-couramment l'allemand, de vouloir bien me donner quelques détails sur l'histoire de la Hongrie, qu'il ne me serait plus permis d'ignorer, après le séjour que je compte faire dans ce pays. Le prêtre accueillit très-gracieusement ma requête, et me demanda en souriant si je désirais remonter bien loin dans cette histoire.

« Faut-il vous apprendre, me dit-il, que la Pannonie, conquise par les Romains, leur fut reprise par les Barbares, et qu'un flot chassant l'autre flot, on vit les Gépides supplantés par les Goths, ceux-ci par les Vandales, remplacés à leur tour par les Huns? »

— Permettez-moi, lui dis-je, d'excuser mon indifférence pour ces temps trop éloignés, en m'appuyant de votre propre comparaison; il est difficile de se reconnaître parmi tous ces peuples qui se succèdent en se détruisant et qui se remplacent sans qu'il soit, pour ainsi dire, possible d'assigner une date certaine à l'origine des uns, pas plus qu'à l'extinction des autres; il en est, bien véritablement, de l'existence de ces races et des effets qu'elles produisent, comme des flots de la mer, dont on ne peut noter ni le nombre, ni la durée, et dont il faut se borner à constater les ravages et la puissance.

— Bien, madame; laissons donc là les Barbares, et parlons des Magyars proprement dits. Les Magyars, d'origine asiatique, établis vers les sources du Volga, furent attaqués par les Petchinègues, et se décidèrent à une émigration générale, si fréquente dans les habi-

tudes de ces peuples, irrésistiblement poussés vers les contrées fertiles, vers les pays civilisés qu'ils envahissaient et ravageaient jusqu'à ce qu'ils fussent eux-mêmes subjugués et fixés par la civilisation; ils traversèrent la Russie, conduits par leur roi Almus, et, en 889, ils atteignirent la haute Hongrie. »

A ce moment, nous montions une côte assez rapide, la première depuis que nous avions quitté Pesth; le postillon excitait son attelage, et s'adressait plus particulièrement à l'un de ses chevaux avec un ton où se mélangeaient la tendresse, la flatterie et la considération. « Allons, Arpad, lui disait-il, Arpad, le vigoureux, Arpad, fort entre tous, allons, un petit effort, et si tu le veux, nous serons bientôt sur la hauteur. »

Le prêtre me traduisit la harangue du postillon, et me dit :

« Vous le voyez, madame, la leçon d'histoire continue. Arpad, fils d'Almus, succéda à son père comme chef des Magyars; son nom a vécu dans le souvenir de la nation qu'il a gouvernée, et s'est conservé comme un synonyme de force et d'habileté. Arpad, devenu l'allié de l'empereur d'Allemagne, soumit les contrées avoisinant la Theiss et le Danube, c'est-à-dire la Croatie, la Dalmatie et l'Esclavonie; vers ce temps, on commença à appeler les Magyars *Hongrois*, du mot *ungern*, qui signifie *étrangers*. A dater de l'année 889, ils commencèrent une série d'invasions, de conquêtes, de dévastations, dont l'Allemagne, l'Italie surtout, et même la France, furent successivement le théâtre. Leurs succès, joints aux cruautés horribles qui les marquaient, les rendirent l'effroi de toute la chrétienté. Les empereurs, pour obtenir un peu de repos, leur payaient un tribut annuel; ce tribut fut refusé par l'empereur Henri, et lorsque des envoyés hongrois vinrent le réclamer, l'empereur leur fit présenter un chien galeux, auquel on avait coupé la queue et les oreilles. Il n'en fallait pas davantage pour rallumer une guerre, à laquelle l'empereur s'était sérieusement préparé, et les Hongrois, au nombre de quarante mille, furent écrasés par les troupes impériales. »

» Alors il se rejetèrent d'abord sur l'empire d'Orient, puis revinrent à leur but favori, qui était l'Italie. Ces dangers perpétuels, les horribles suites du passage de ces hordes cruelles entre toutes, décidèrent l'Allemagne à un effort suprême, et plus de cent mille Hongrois furent tués et noyés près d'Augshbourg. De tels revers calmèrent un peu l'humeur vagabonde de cette nation, et quelques années plus tard, l'an 974, leur chef, Toxus, signa la paix avec l'empereur Othon.

» Grâce à ce traité, le civilisateur par excellence put s'introduire parmi ces hordes sauvages, et donner à la paix une base plus durable que des promesses violées, quand elles n'étaient pas éludées; le christianisme commença à jeter ses racines dans les contrées définitivement adoptées par cette race remuante et conquérante; là, comme ailleurs, ce fut par les femmes, cette partie persuasive et conciliatrice de l'humanité, que l'avènement de la civilisation fut préparé. Adélaïde, sœur du roi de Pologne et femme de Geysa, fils et successeur de Toxus, obtint de son mari d'accorder aux missionnaires l'autorisation de prêcher la religion chrétienne par tout le royaume. La religion de la paix, du pardon trouvait dans le cœur et les sentiments des femmes un terrain tout préparé pour la moisson di-

vine; ainsi que Clotilde de France, Adélaïde réussit à faire accepter le baptême à son mari et à son fils, qu'on appela Etienne, et qui épousa Gisèle, sœur de l'empereur d'Allemagne.

» Le christianisme avait magnifiquement accompli sa mission. Le règne d'Etienne fut aussi grand par les armes que par l'organisation politique et judiciaire qu'il donna à son pays. Il conquiert la Transylvanie, et, gloire plus grande et plus réelle, il donna à ses sujets indisciplinés un code de lois qui, tout barbare qu'il nous paraisse aujourd'hui, n'en contenait pas moins en germe la grandeur et la prospérité du pays. Ce fut lui qui fonda la constitution hongroise, en établissant que le gouvernement serait exercé par le roi, avec le concours d'une diète. Je ne veux point, madame, vous faire subir une chronologie aride, mais seulement vous indiquer parmi les rois hongrois ceux qui, par leurs grandes qualités, leurs défauts ou leurs malheurs, exercèrent sur le sort du royaume une action puissante et directe. Quant à ces agitateurs obscurs qui se disputèrent et s'enlevèrent l'un à l'autre une couronne donnée et reprise par des factions rivales, j'éviterai de surcharger votre mémoire de leurs noms barbares et parfaitement inconnus.

— Je vois, lui dis-je, que le gouvernement aristocratique et électif de votre pays était en tout semblable à celui de la Pologne, et vous a donné une existence aussi agitée que celle de ce pays. Ainsi, la Croatie et la Transylvanie furent réellement conquises par les Hongrois sous Arpad et Etienne, et ce dernier est sans doute le grand roi canonisé par l'Eglise et vénéré par tous ses compatriotes ?

— Oui, madame; de nos jours encore, celui-là seul, dont le front a été touché par la couronne de saint Etienne, est considéré comme roi de Hongrie; cette couronne est vénérée comme le palladium du pays, et le culte qui lui est voué est touchant, car de l'époque du couronnement de ce roi date pour les Hongrois leur initiation à une vie plus régulière et plus morale; il est naturel que ces masses, peu accessibles au raisonnement, s'attachent au symbole, et incarnent dans un objet qui frappe leur vue, tous les bienfaits qui découlent des institutions qu'il représente.

» Après la mort d'Etienne, différentes influences firent élire successivement: un Vénitien, que, par un singulier caprice, l'histoire appelle l'Allemand; un beau-frère d'Etienne, qui supplanta le Vénitien et fut à son tour supplanté par lui, et un parent de ce dernier, renversé et chassé par son propre frère, appelé Béla. Nous nous arrêterons un peu à celui-ci, parce qu'il établit quelques lois pour régler le commerce, qui était un véritable brigandage, et fit battre une monnaie fixe. Le règne de six de ses successeurs fut presque entièrement consacré à des guerres contre la Pologne, l'Autriche, la Russie, la Valachie, la Bohême; nous mentionnerons le roi Geysa II, qui, en l'année 1141, professait des sentiments pouvant, encore aujourd'hui, servir de règle de conduite à tous les souverains; par ses paroles, ses édits, ses actions, il établissait que « la loi était au-dessus du roi, que le roi » était né pour servir la nation et non pour être servi » par elle, que les impôts devaient être employés au » bien général du peuple, jamais aux plaisirs particuliers du prince. » Vous le voyez, madame, Geysa II mérite qu'un prêtre rappelle son souvenir de préférence à tous les guerriers et à tous les conquérants que

j'ai passés en revue pour arriver à lui; nous écarterons aussi le fils aîné de Geysa, qui lui succéda, pour parler de son deuxième fils Béla III, appelé à succéder à son frère. Il maintint la paix, si nécessaire au commerce et à l'agriculture de son royaume, rendit la sécurité au pays infecté de brigands, et le dota de plusieurs lois excellentes.

— Ajoutez, dit l'avocat en s'inclinant poliment, qu'on attribue en partie la douceur et le bienfait de son règne à l'influence de deux femmes, toutes deux françaises. Veuf d'Agnès de Châtillon, Béla s'était remarié avec Marguerite de France, fille de Louis VI.

— Je vous remercie d'aider à mes souvenirs, dit le prêtre, et je vous prie de vouloir bien me continuer vos bons offices dans les circonstances où ma mémoire me fera défaut; sans vous, j'oubliais ce détail précieux pour l'histoire — et pour madame. Nous allons, du reste, mentionner très-sommairement les règnes peu importants de deux successeurs insignifiants de Béla, pour nous arrêter à André II, qui régna en 1205, et arriver plus vite à la dynastie française, qui fut si glorieuse. André II est célèbre par le décret connu sous le nom de Bulle d'Or, à cause du sceau en or dont il était scellé. Ce décret, chose remarquable, établit surtout les devoirs des souverains, et se termine par un article qui subordonne la fidélité des Hongrois au respect de leurs souverains pour tous les engagements contenus dans la Bulle d'Or.

» Sous le règne de son successeur, Béla IV, les Hongrois subirent deux fléaux qu'ils avaient rencontrés et portés ailleurs sans en avoir jamais été atteints eux-mêmes: ils eurent un roi lâche, et furent les victimes des ravages causés par l'invasion des hordes mongoles, commandées par le petit-fils de Gengis-Khan. Béla se sauva en Dalmatie, pendant que les Hongrois, conduits par leurs prêtres, leurs évêques, leurs archevêques, suivaient leur héroïque exemple, et périssaient sur les champs de bataille, en essayant d'arrêter la marche des ennemis du christianisme.

» En 1290, le pape Nicolas IV intervint pour donner un roi aux Hongrois; il couronna même celui qu'il leur destinait, c'est-à-dire Charles Martel, fils de Charles d'Anjou, roi de Naples; mais les Hongrois refusèrent de valider ce choix, et lorsque Charobert, fils de Charles Martel, fit revivre ses prétentions, il réussit, non en s'appuyant sur les droits de son père, mais en amenant les États réunis à Pesth à le choisir pour roi.

» Le règne de la dynastie française fut glorieux pour la Hongrie. Charobert acquit, entre autres vassaux, les souverains de Serbie, de Bosnie, de Valachie, de Moldavie, et jusqu'au duc de Russie. Mais le règne de son fils Louis, élu pour lui succéder, surpassa encore la grandeur de celui de Charobert; Louis fut à la fois un général illustre, un législateur éclairé et équitable, un protecteur zélé pour les arts et le commerce. Par reconnaissance pour ce roi, qui avait porté si haut la prospérité du royaume et qui ne laissait pas de fils, les Hongrois élurent sa fille Marie, sous le nom du *roi Marie*; celle-ci, trop jeune pour gouverner, faillit perdre sa couronne, et perdit sa liberté, par suite des fautes de sa mère, qui excitèrent un soulèvement général. Marie fut emmenée prisonnière par le ban de Croatie, puis délivrée par son fiancé Sigismond, marquis de Brandebourg, qui continua à régner après avoir épousé Marie; elle mourut en lui léguant le pouvoir.

» Les invasions des Turcs prirent sous ce règne des proportions effrayantes; les chrétiens accoururent pour s'opposer à ces envahissements, mais ils furent battus par les Ottomans, et ceux-ci ne furent arrêtés dans leurs conquêtes que par les attaques de Tamerlan, qui permirent à la chrétienté épuisée de reprendre des forces. Sigismond fut élu empereur d'Allemagne; sa fille Elisabeth, petite-fille de ce roi Louis, si cher aux Hongrois, lui succéda dans le gouvernement de la Hongrie; elle devint veuve, et la nécessité de réunir deux pays voisins, afin d'élever une barrière contre les Turcs, l'obligea aussitôt à promettre d'épouser le roi de Pologne; pendant que l'on traitait ce mariage, la reine Elisabeth mit au monde un fils qu'on appela Ladislas le Posthume, et les Hongrois élurent immédiatement cet enfant pour roi. Le roi de Pologne ne voulut point tenir compte de ce petit empêchement, et arriva en qualité de roi de Hongrie. Elisabeth s'enfuit avec son enfant; la guerre civile recommença et se termina par un traité qui reconnaissait pour roi Ladislas le Posthume, en déférant la régence et la succession à Ladislas, roi de Pologne, en cas de mort de Ladislas le Posthume.

» Le règne auquel nous touchons fut illustré par l'apparition d'un héros : Jean Huniade, qui passe pour être fils de l'empereur Sigismond...

— Oui, dis-je, et la Valachie se glorifie d'avoir vu naître sa mère, Elisabeth Morsinaï.

— Dites-nous vous-même, madame, reprit le prêtre, ce que l'on a retenu en Valachie sur les premières années du grand Huniade; la tradition populaire n'est point à dédaigner, et l'histoire y recourt souvent pour éclaircir certaines origines obscures et pour poétiser les détails trop arides.

— On raconte en Valachie que l'empereur Sigismond laissa à Elisabeth Morsinaï un anneau à l'aide duquel elle devait faire reconnaître ses droits et ceux de son enfant. Un jour, elle se reposait dans une forêt avec son frère et son fils; celui-ci voulut jouer avec l'anneau impérial et le prit à sa mère; un corbeau, qui devait évidemment être l'un des ascendants de la pie voleuse, attiré par l'éclat de l'anneau, s'abattit sur l'enfant, lui enleva la bague et s'envola en l'emportant; mais le frère d'Elisabeth réussit à tuer le corbeau, et put reprendre l'anneau.

— La légende n'est point trop merveilleuse, madame, et on peut l'admettre d'autant plus facilement que Huniade donna à son fils le nom de *Corvinus*, et qu'il avait pour armoiries un corbeau tenant en son bec... un anneau. La régence de Ladislas de Pologne fut illustrée par les victoires innombrables de cet habile général, qui, conduisant les Turcs de défaites en défaites, les obligea à signer la paix de Szegedin, par laquelle ils s'engageaient à rendre toutes les conquêtes qu'ils avaient faites sur les Hongrois et les Serbiens. Ladislas de Pologne étant mort, et Ladislas le Posthume demeurant presque prisonnier en Autriche, Jean Huniade régna par le fait jusqu'au moment où ses efforts répétés parvinrent à rendre aux Hongrois leur roi Ladislas; il continua à défendre la Hongrie, et battit complètement les Turcs dans l'héroïque bataille qui eut lieu sous les murs de Belgrade; il mourut peu après, accablé par les travaux et les fatigues de sa glorieuse existence, en laissant deux fils, Ladislas et Mathias Corvin. Mais cette famille avait, à force de triomphes et de services éclatants, acquis une grandeur

génante. Ladislas, l'aîné des fils de Huniade, intercepta des lettres adressées à la cour de Vienne par le comte Cilly, oncle du roi de Hongrie, et dans lesquelles le comte exposait la nécessité de la mort des deux frères. Ladislas se rendit chez le comte Cilly, et lui dit l'indignation qu'il éprouvait; le comte, outré de fureur, se jeta sur Ladislas, et lui donna deux coups de poignard; la suite de Ladislas, attirée par le bruit de la lutte, se précipita sur le comte Cilly, et le massacra. Le roi Ladislas reconnut l'innocence du fils de Huniade et adopta pour frères les deux fils du héros. Appelé à Bude, Ladislas s'y rendit sans méfiance; trois jours après son arrivée, il fut arrêté dans le palais du roi, et immédiatement conduit à l'échafaud, où le bourreau s'y reprit à cinq fois différentes pour le décapiter. Telle fut la fin du fils aîné du grand Huniade. Podiebrad, roi de Bohême, avait réussi à faire évader Mathias Corvin; le roi de Hongrie étant mort sur ces entrefaites, Mathias fut délivré, nommé roi, acclamé par l'armée; et la nation hongroise, par ce grand acte de réparation et de vénération pour la famille et le héros auquel elle devait l'existence, se donna pour chef le plus grand homme qui l'ait jamais gouvernée. Nous disons en Hongrie, madame : Depuis Corvin, plus de justice; ces mots vous peignent le règne le plus glorieux, le plus sage qui fut jamais. Je pourrais m'en tenir à ce dicton populaire, car je crains de vous fatiguer; j'ajouterai seulement que Mathias Corvin fut à la tête d'une agglomération d'États au moins aussi nombreux que ceux qui forment aujourd'hui l'empire d'Autriche, et qu'il s'empara de l'Autriche même; il mourut à Vienne, après avoir doté la Hongrie d'écoles et de bibliothèques et fondé l'université de Bude; il avait porté la grandeur de la Hongrie à un point si élevé, qu'après lui elle ne pouvait que décroître.

Comment vous faire parcourir, madame, sans ennui et sans fatigues, le labyrinthe de guerres civiles et de débats funestes où les nombreux compétiteurs de la succession de Corvin égarent les destinées du royaume? Ladislas de Bohême fut élu, et, pour se mettre à l'abri des prétentions de Maximilien d'Autriche, il s'engagea à le désigner pour son successeur.

Un fils naquit à Ladislas; cette naissance ajouta encore aux complications du présent et de l'avenir, et pour punir Ladislas de cette naissance, Maximilien entra en Hongrie, et s'empara de Presbourg. Ladislas crut tout pacifier en fiançant Louis, le nouveau-né, à Marie, petite-fille de Maximilien. La noblesse protesta, mais vainement, contre toutes ces dispositions, qui tendaient à rendre héréditaire, et transportaient dans une maison étrangère le pouvoir royal, que les nobles s'étaient attribué le droit de conférer.

Le règne de Louis est l'un des plus néfastes; il commandait l'armée à cette terrible bataille de Mohacz, où vingt-quatre mille Hongrois, deux archevêques, cinq évêques, cinq cents magnats, et le roi lui-même, furent massacrés par les Turcs. Bude fut brûlé, le pays dévasté et pillé, et Ferdinand d'Autriche, petit-fils de Maximilien, élu roi de Hongrie, après ce désastre, qui épuisa si fort la nation qu'il ne lui fut pas possible d'opposer une résistance quelconque à une décision politique contre laquelle elle s'était prononcée, c'est-à-dire à l'hérédité du pouvoir dans la maison d'Autriche; mais Ferdinand ne fut pas tranquille possesseur du royaume, et à la faveur des

divisions qui y régnaient, les Turcs s'en rendirent presque entièrement maîtres.

Le prêtre fatigué s'était arrêté; l'avocat prit la parole : La ténacité autrichienne l'emporta, madame. Ferdinand obtint des Etats rassemblés à Pesth, que la royauté serait héréditaire dans sa famille; depuis lors, son fils Maximilien lui succéda, puis Rodolphe, fils de Maximilien; leurs règnes furent troublés par des guerres éternelles avec les Turcs et par des luttes avec les luthériens soulevés. Rodolphe abdiqua en faveur de son frère Mathias, qui signa un traité avec la diète; Ferdinand II et Ferdinand III exercèrent le pouvoir ainsi limité, mais leur successeur Léopold voulut s'affranchir de toute entrave, et, après une guerre engagée contre lui par la noblesse, il remporta la victoire, et en abusa. Des rigueurs impitoyables et impolitiques amenèrent des soulèvements formidables, et après des échecs et des triomphes presque égaux de part et d'autre, Léopold l'emporta définitivement. Les exécutions multipliées, les confiscations, les sentences de bannissement excitèrent une nouvelle révolte conduite par Rachozy; Léopold mourut sur ces entrefaites, et Charles VI, son successeur, assez éclairé pour comprendre que si la justice et la bonté n'étaient pas des devoirs sacrés, elles seraient encore un calcul habile, pacifia le royaume de Hongrie, et le rattacha à sa famille par des mesures équitables et généreuses.

Depuis ce moment, la nation put être employée à la défense du sol, et les Turcs furent définitivement chassés de la Hongrie. Charles VI éprouva les effets de la reconnaissance des Hongrois; ils reconnurent sa fille Marie-Thérèse comme apte à lui succéder, et ce fut dans ce royaume opprimé par ses aïeux et relevé par son père qu'elle vint chercher un asile et un appui. Le dévouement des Hongrois fut stérile, sinon pour Marie-Thérèse, du moins pour eux; mais il n'est pas un Hongrois qui regrette ce jour, qui fut l'un des plus beaux de la nation, où la petite-fille de leur persécuteur Léopold vint leur dire : *Abandonnée par mes amis, poursuivie par mes ennemis, reniée par mes parents, je*

n'ai d'espoir qu'en vous, d'appui, de secours à attendre que de votre courage! Tous les sabres hongrois sortirent de leur fourreau, et la nation jura de mourir pour son roi Marie-Thérèse. Elle a tenu ce serment; des bords de la Drave et de la Save, des peuplades inconnues, étranges accoururent; uhlands, pandours, talmaks, tout s'arma; les subsides furent votés par acclamation, et Marie-Thérèse put opposer aux souverains coalisés contre elle une vaillante armée décidée à tenir ses serments. — Quant à Marie-Thérèse, elle ne tint pas les siens, car dès qu'elle fut entrée en tranquille possession de son trône, elle détacha de la Hongrie, dont elle avait juré de maintenir l'intégrité, la Transylvanie, et la constitua en grand-duché.

Les mesures de son fils Joseph II, quoiqu'froissant les intérêts et les privilèges des nobles, tendaient par le fait à délivrer le pays de bien des causes de désordre et à l'affranchir des entraves féodales qui paralysaient tout progrès réel, en mettant entre les mains d'une seule classe, celle des nobles, la direction et l'emploi de toutes les forces vives de la nation. Mais ces mesures, bonnes en elles-mêmes, se présentaient malheureusement à l'ombre d'une prétention toujours odieuse aux Magyars, celle de germaniser la nation. Joseph voulut substituer la langue allemande à la langue hongroise et l'imposer dans les écoles, dans les administrations, dans tous les actes publics ou privés; enfin il fit enlever la couronne de saint Etienne, qui fut transportée à Vienne; ce dernier fait excita une fermentation si générale, que l'empereur Joseph fut forcé de restituer aux Hongrois cette relique si vénérée. Son successeur, Léopold, accéda à tous les vœux exprimés par la diète, et donna au royaume une administration séparée et les privilèges constitutionnels les plus étendus.

Au moment où l'avocat terminait la tâche entreprise par le prêtre, la voiture s'arrêta à la porte d'une hôtellerie où notre dîner nous attendait.

M^{me} EMMELINE RAYMOND.
(La fin au prochain numéro.)

M^{me} DESBORDES VALMORE

..... La voilà morte! à peine on a dit qu'elle était morte! ce vrai poète oublié aujourd'hui aura son jour.

J. JANIN. (Débats du 1^{er} août dernier.)

A la fin du dernier siècle vivait à Douai une famille d'artistes et d'honnêtes gens, à qui manquait seul un peu de fortune pour relever leurs talents et jeter quelque lustre sur leurs vertus. C'était la famille Desbordes, originaire de Genève, famille ancienne et alliée à celle de Turenne. Elle se composait alors de trois fils : Louis, peintre d'oreur; Antoine-Félix, peintre de blason et d'ornements d'église, et Constant-

Joseph, excellent peintre de genre, ami de Gérard et de Girodet; les trois frères aimaient d'un égal amour leur mère, femme d'un autre âge, digne de respect par ses vertus domestiques, sa patience dans la pauvreté, et la foi généreuse avec laquelle elle rejeta les offres de quelques parents riches, établis en Hollande, qui voulaient laisser leur succession à elle et à ses enfants, à condition qu'ils embrasseraient la réforme. Madame Desbordes refusa, et ses fils dirent : « Tout ce que fait notre mère est bien fait. » Plus tard, sa petite fille écrivait à ce sujet : « Mes parents pensèrent de même; qu'ils soient bénis par leurs enfants pauvres! » « On fit une assemblée dans la maison,

a-t-elle dit ailleurs. Ma mère pleurait beaucoup, mon père était incécis et nous embrassait. Enfin, on refusa la succession, de peur de vendre notre âme, et nous restâmes dans une misère qui s'accrut de mois en mois, jusqu'à causer un déchirement d'intérieur où j'ai puisé la tristesse de mon caractère. »

Le second fils, Félix, s'était marié; il était bien pauvre, car son état de peintre en blason ne rapportait guère depuis qu'il n'y avait plus de noblesse; il eut plusieurs enfants, parmi lesquels une fille, nommée Marceline, qui fut élevée dans ce modeste intérieur, auprès de cette grand-mère, si vertueuse et si grave, de cet oncle, artiste à l'âme élevée et poétique; la vive imagination de l'enfant ressentit ces impressions, et aucune autre image ne les effaça. Elle écrivait plus tard :

Au livre de mon sort si je cherche un sourire,
Dans sa blanche préface, oh! je l'obtiens toujours,
A des mots commencés que je ne peux écrire,
Éclatants d'innocence et charmants à relire.
Parmi les feuillets noirs où s'inscrivent mes jours!

Notre-Dame (1), aujourd'hui belle et retentissante,
Triste alors, quel secret m'avez-vous dit tout bas ?
Et quand mon timbre pur remplaçait l'orgue absente,
Pour répondre à l'écho de la nef gémissante,
Mon frère et doux Ave, ne l'écoutez-vous pas ?

Et ne jamais revoir ce mur où la lumière
Dessinaït Dieu visible à ma jeune raison!
Ne plus mettre à ses pieds mon pain et ma prière!
Ne plus suivre mon ombre au bord de la rivière,
Jusqu'au chaume enliré que j'appelais maison!

Ni le puits solitaire, urne sourde et profonde,
Crédule, où j'allais voir descendre le soleil,
Qui faisait aux enfants un miroir de son onde;
Elle est tarie... Hélas! tout se tarit au monde,
Hélas! la vie et l'onde ont un destin pareil!

Ne plus passer devant l'école bourdonnante,
Cage en fleurs où couvaient, où fermentaient nos jours;
Où j'entendis, captive, une voix résonnante
Et chère! à ma prison m'enlever feisonnante :
Voix de mon père, ô voix! m'appeliez-vous toujours?

Où libre, je pâlis de tendresse éperdue;
Où je crus voir le ciel descendre, et l'humble lieu
S'ouvrir! mon père au loin m'avait donc entendue;
Frère, en tenant sa main, je traversai la rue;
Il la remplissait toute : il ressemblait à Dieu!

Un autre ouvrage, écrit dans un âge avancé, nous a retracé avec une vive fraîcheur ces premiers souvenirs d'enfance. Nous voulons parler de la *Fête des Innocents*, récit délicieux, dans lequel madame Desbordes a introduit ses premiers amis, et probablement aussi les premiers événements de sa vie (2).

Ces années calmes ne durèrent pas longtemps. Marceline Desbordes avait quatorze ans quand elle perdit son père; sa mère l'emmena en Amérique, où elle espérait rencontrer une meilleure fortune, mais à peine arrivée, la jeune fille se trouva tout à fait or-

pheline. Elle a raconté elle-même en quelques lignes cette douloureuse partie de son histoire. « Ma mère trouva sa cousine veuve chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur. Elle ne supporta point le nouveau coup qui nous frappait. Violamment éveillée de son dernier rêve, elle mourut au réveil. J'expirais auprès d'elle, quand on m'emmena en deuil hors de cette île dépeuplée, et, de vaisseau en vaisseau, je fus rapportée au milieu de mes parents devenus tout à fait pauvres. » On lui conseilla d'entrer au théâtre; la pauvre orpheline suivit cette indication; elle débuta à Rouen, où elle eut quelque succès. On l'appela à Paris; le public remarqua en elle un son de voix charmant, une diction pure et parfaite, mais ces grâces étaient voilées par une extrême timidité, qui disait assez que la débutante souffrait de la carrière où elle s'était engagée. Elle n'y resta pas longtemps, elle a dit en vers gracieux, dans une de ses élégies, les dégoûts qui l'en firent sortir.

« Ne pas jouer la comédie! s'écria-t-elle plus tard, c'est un genre de bonheur que je sens jusqu'aux larmes. »

Mademoiselle Desbordes, rentrée dans la vie privée, épousa l'acteur tragique Valmore, fils ou neveu du général Lanchantin, et dès lors elle se livra entièrement à son goût pour la poésie. Elle était née poète, plus peut-être qu'aucune autre femme de notre temps; tous les sentiments tendres ou généreux trouvaient de l'écho dans son cœur, mais aucun ne l'a si bien inspirée que l'amour maternel; les poésies de son âge mûr sont les meilleures et les plus pures de sa vie.

Elle publia successivement un volume d'*Élégies*, suivi des *Élégies et Poésies nouvelles*, des *Poésies inédites*, d'un volume intitulé : *les Pleurs*, d'un autre : *Bouquets et Prières*.

Elle écrivit en prose un volume de *Nouvelles*, deux romans : *l'Atelier d'un peintre*, *le Salon de lady Betty*, des *Contes pour les enfants*, les *Anges de la Famille*, *Jeunes têtes et jeunes cœurs*; elle a fourni de nombreux articles au *Conteur*, au *Musée des Familles*, au *Magasin Pittoresque*, au *Cent-et-un*, et à d'autres recueils périodiques, particulièrement à la *Revue du Nord*, publiée à Lille, car elle avait gardé de son pays natal un vif souvenir et d'honorables amitiés, dont plusieurs de ses dédicaces ont fait foi.

Ni les vers, ni la prose de madame Desbordes ne sont irréprochables. On peut y signaler parfois de la manière, de l'afféterie, un sentiment exagéré qui dégénère en sensiblerie, de l'obscurité et des néologismes; mais combien on est dédommagé de ces défauts par les aspects vraiment poétiques et inspirés de ce charmant talent! Sa poésie, plus délicate et moins passionnée que celle de madame Dufrénoy, n'est pas cependant didactique et posée comme celle de madame Tastu; ce n'est pas non plus le bon sens spirituel de madame de Girardin, aligné en hexamètres, c'est de la poésie, c'est quelque chose qui sent le vert; c'est un cri spontané où la nature et sa beauté, la grandeur divine, les émotions du cœur viennent vibrer tour à tour en notes mélodieuses. Elle aurait voulu s'empêcher de faire des vers qu'elle ne l'aurait pas pu. Mais, nous le répétons, ses plus beaux vers sont dus à son plus noble sentiment, l'amour maternel; elle a toujours été bien inspirée

(1) Église de Douai, abandonnée pendant la Révolution.

(2) Le *Journal des Demoiselles* a rendu compte en l'année 1855 de ce travail de madame Desbordes, publié sous le titre : *les Anges de la Famille*.

quand elle a parlé des enfants, soit qu'elle ait raconté leurs faits et gestes avec une spirituelle naïveté, soit qu'exhalant toute son âme, elle ait dit le bonheur que lui donnait sa fille :

Ondine, enfant joyeux qui bondis sur la terre,
Mobile comme l'eau qui t'a donné son nom,
Es-tu d'un Séraphin le miroir solitaire ?
Sous ta grâce mortelle orne-t-il ma maison ?

Quand je t'y vois glisser dansante et gracieuse,
Je sens flotter mon âme errante autour de toi ;
Je me regarde vivre, ombre silencieuse ;
Mes jours purs, sous tes traits, repassent devant moi !

Tout pleure ! et l'innocent que le torrent entraîne,
Et ceux qui, pour prier, n'ont que leurs repentirs ;
Peut-être, en ce moment, les soupirs d'une reine
Sur la route du ciel rencontrent mes soupirs.

Mais que l'oiseau des nuits t'effleure en sa tristesse,
Il passe, mon Ondine, il passe avec vitesse :
Sur tes traits veloutés j'aimais à boire tes pleurs.
C'est l'ondée en avril qui roule sur les fleurs.

Que tes cheveux sont doux ! étends-les sur mes larmes
Comme un voile doré sur un noir souvenir.
En embrassons-nous ! sais-tu qu'il reste bien des charmes
A ce monde pour moi plein de ton avenir ?

Et le monde est en nous : demeure avec toi-même ;
L'oiseau pour ses concerts goûte un sauvage lieu ;

L'innocence a partout un confident qui l'aime.
Oh ! ne livre ta voix qu'à cet écho : c'est Dieu !

Tout le monde connaît le morceau si achevé : *l'O-reiller d'une petite fille*, on comprend que ces vers sont partis d'un seul jet du cœur de l'heureuse mère ; elle-même, du reste, a raconté comment ils lui vinrent : « C'était à Lyon, dit-elle, près de la montée de Fourvières. Le rossignol chantait, l'enfant dormait à moitié, et la mère était aussi bien qu'on peut l'être au ciel. »

L'enfant, mariée jeune encore à M. Langlais, aujourd'hui conseiller d'Etat, a précédé la mère au tombeau.

Le talent de madame Desbordes, qui, au début, a trop sacrifié aux sentiments de la jeunesse, s'est ennoblir et purifié à mesure que l'âge est venu. L'âme des meilleurs d'entre nous est semblable à ces fleuves, paisibles et purs à leur source, troublés parfois et limoneux au milieu de leur cours, mais qui en se rapprochant de la mer où ils vont se perdre, se calment, s'agrandissent, s'épurent et deviennent dignes de refléter les cieux.

Madame Desbordes Valmore est morte à Douai, à la fin de juillet 1859, après une longue maladie endurée avec beaucoup de piété et de résignation. Elle avait soixante-treize ans.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE.

LA MAÎTRESSE DE MAISON

Par Mlle ULLIAC TRÉMADEURE (1)

Mademoiselle Ulliac Trémaudure, dont la collaboration vivement appréciée est désormais assurée à notre journal, vient d'acquiescer un nouveau titre à la reconnaissance de la jeunesse, par un livre sérieux, fruit de la méditation et de l'expérience, qui est comme le couronnement de tant d'œuvres utiles, consacrées au perfectionnement moral de notre sexe. Jusqu'ici, mademoiselle Ulliac ne s'était adressée qu'aux jeunes filles ; l'ouvrage que nous annonçons est dédié aux jeunes filles près de devenir épouses, aux jeunes femmes qui veulent connaître et pratiquer les graves et saints devoirs du mariage. Elle a choisi un cadre bien simple, heureusement rempli par une série de conseils et d'observations, où se révèle la sagacité de l'écrivain moraliste et le cœur d'une femme qui comprend à leur juste valeur la tâche et l'influence que les femmes remplissent et exercent en ce monde.

(1) *La Maîtresse de Maison* se vend chez Hachette, 14, rue Pi-re-Sarrasin. Un gros volume, prix 3 fr. 50.

Pauline, jeune fille instruite et spirituelle, s'est mariée comme on se marie à dix-huit ans ; voyant dans la vie un long jour de fête, dont l'amour empressé d'un mari et les plaisirs que procure une position indépendante devaient charmer tous les instants. Comme toutes les jeunes mariées cependant, à côté des plaisirs elle rêvait l'autorité, et elle voulait être maîtresse et de sa maison et de son temps et de sa fortune. Elle vivait sous l'égide protectrice d'une belle-mère, femme accomplie, que tous respectaient, et bientôt Pauline put s'apercevoir au prix de quels incessants travaux, de quelle utile vigilance s'obtient l'autorité de la *maîtresse de maison* ; au prix de quels sacrifices, de quels efforts sur soi-même se maintient la paix de la famille et s'acquiert cette estime universelle qui est la plus belle couronne d'une femme. Elle observa, puis elle interrogea ; sa belle-mère, cédant à ses desirs et désirant former à son fils une digne compagne, l'instruisait peu à peu, la guida pas à pas, faisant découler de la conduite du ménage, de l'administration domestique, de fécondes leçons de morale, qui formaient le cœur de la jeune femme, et en soufflant sur ses rêves, la faisaient entrer dans le domaine d'une plus heureuse réalité.

Pauline raconte, par lettres, à une amie, ses dé-

sirs, ses surprises, ses essais, ses découragements et ses progrès, et dans les trente lettres qui forment l'ouvrage excellent et substantiel que nous recommandons à nos lectrices, les sujets les plus divers ont été traités de la manière la plus intéressante. On voit la jeune femme s'essayant aux devoirs du ménage, réglant l'ordre des repas, inspectant la maison, s'intéressant à une lessive, choisissant et formant une domestique, s'initiant aux travaux des champs, apprenant à régler son budget sur sa fortune, et l'on suit son âme, épurée, fortifiée par le travail, qui se perfectionne de jour en jour, devient et plus capable d'aimer et plus digne d'être aimée. On s'intéresse à cette métamorphose. A côté de Pauline, deux autres jeunes femmes personnifient, l'une le désordre amenant l'indigence; l'autre, l'amour des vains plaisirs détruisant les affections domestiques; et les leçons que donnent ces pauvres *filles* complètent l'exemple salutaire que Pauline laisse au cœur de ses lectrices.

Citons une page; ce sera la meilleure recommandation. C'est madame Beaumont, la belle-mère de Pauline, qui parle :

« Voyons, ma chère fille, lorsque votre tuteur vous a parlé mariage, l'un des premiers rêves que vous avez faits n'a-t-il pas eu pour objet l'espoir d'être maîtresse dans votre maison?... Vous rougissez, c'est répondre. Mais maîtresse comment et de quoi? »

— J'ai senti que je rougissais encore plus, car le souvenir de toutes nos folies me revenait à l'esprit. Placée comme je l'étais sur un petit tabouret aux pieds de maman, je ne pouvais éviter son regard qu'en baissant les yeux.

« Je vous dirais bien ce que vous avez rêvé, ajouta-t-elle lorsqu'elle vit que je ne répondais pas, mais ce serait du temps perdu. Vous savez aujourd'hui qu'un mari n'est pas un soupissant, un complaisant uniquement occupé de satisfaire les mille fantaisies de sa jeune femme. (Hélas ! oui, Clémence, je le sais !) Vous savez encore que le mari, chargé du fardeau des affaires du dehors, se mêle peu des affaires de l'intérieur : c'est dans sa maison, dans son ménage, que la femme *peut* et *doit* être maîtresse. Voyons le *comment*. »

« Si la nouvelle épouse est frivole, si elle aime la dépense, si elle se montre disposée à donner tout à sa toilette et aux exigences de l'ostentation, l'empire dont chacune est assurée, au moins pendant les premiers temps du mariage, sera de courte durée. Le chef, le *maître*, ne tardera pas à remettre en tutelle celle qu'il voit disposée à obéir au caprice et non à la raison; la jeune épouse s'irritera, s'indignera, elle criera à l'injustice, à la parcimonie, à la tyrannie surtout, et la discorde, le malheur, entreront dans le nouveau ménage souvent pour de longues années, quelquefois pour toujours. Il n'en est pas de même de la jeune femme qui commence par s'enquérir de ses *devoirs* avant de songer à faire valoir ses *droits* au partage de l'autorité domestique, vous le comprenez sans nul doute, ma chère Pauline. Elle ne veut pas qu'aux soucis, qu'aux inquiétudes des affaires du dehors, viennent se joindre les tracasseries de ménage, supportées par le mari d'autant plus impatiemment que sa compagne doit veiller à ce qu'à son retour chez lui tout soit en ordre et en paix. Cet ordre si nécessaire, cette paix si douce, ne peuvent s'obtenir qu'à la condition d'une surveillance sérieuse, exercée sur les domesti-

ques d'abord, puis sur tous ceux que la maison emploie à différents titres. La femme doit être en état de dire, si son mari se plaint, soit du service, soit de l'augmentation de la dépense commune, pourquoi le service est moins bien fait que de coutume; le peut-elle, si elle ne s'est pas assurée que tous ses ordres ont été exécutés? le peut-elle, si elle ignore que tel ou tel est malade, que tel ou tel a fait un excès? Du moment qu'elle l'ignore, la colère du maître peut tomber sur un malheureux et non sur un coupable, et elle concourt ainsi des premières à faire accuser d'injustice le chef que tous doivent aimer et respecter. Quant à l'augmentation de la dépense commune, lui sera-t-il possible de la justifier, si elle n'a pas veillé à ce que les provisions soient distribuées de manière à satisfaire, sans gaspillage, aux besoins de chacun? à ce que des mains négligentes ou infidèles n'aient pas employé en un jour ou n'aient pas dérobé une trop grande partie des produits du jardin, du verger, du potager, de la basse-cour, produits que dès lors il a fallu remplacer par des achats dont on aurait pu se dispenser?... Vous ne dites rien, mon enfant?

« — J'écoute, ma mère, » ai-je répondu toute pensante.

Ce court extrait nous semble résumer assez bien la pensée dont mademoiselle Ulliac s'est inspirée dans son ouvrage; relever et ennoblir les devoirs et les occupations les plus vulgaires de l'habile ménagère, en montrant la place importante qui leur est faite dans l'administration domestique et de quels biens intérieurs ils sont la cause. Toute la vie d'une femme est dans la maison; pour qu'elle s'y plaise, il faut qu'elle s'y sente utile et respectée, et elle ne sera ni l'un ni l'autre si elle ne connaît et n'accepte les soins du ménage et le joug des obscures vertus domestiques.

Le livre de mademoiselle Ulliac, lu par ces jeunes filles dont la tête fermente peut-être, fera tomber plus d'une illusion, car la vérité n'y est pas ménagée, et la vie y apparaît ce qu'elle est, sérieuse, grave, semée de peines qui n'ont d'allègement que le travail et le devoir. Assez ont fait le roman de l'existence, assez ont trompé sur les promesses de l'avenir ces jeunes cœurs avides d'espérance et de joie, pour qu'on doive applaudir à un auteur qui, sans exagération, peint la destinée des femmes d'après nature, et qui, non content de leur avoir dessillé les yeux, leur montre le vrai chemin et leur dit : le bonheur, tel qu'on peut le goûter sur la terre, est là, il n'est que là !

J'ignore le succès promis au livre de mademoiselle Ulliac Trémadeure, mais il est une satisfaction qui ne peut lui échapper : — celle de la conscience qui s'est imposé une tâche utile et qui l'a heureusement accomplie (1).

M^{me} BOURDON.

LE COMPAGNON DU FOYER

PAR M^{me} SURVILLE NÉE DE BALZAC.

Un volume avec quatre gravures (1).

Notre journal, quoi qu'il ait un but spécial et qu'il

(1) Un volume, 3 francs, chez Janet, 3, rue Honoré Chevalier, Paris. Par la poste, 3 fr.

soit écrit surtout et toujours en vue des jeunes filles, est, nous nous plaisons à le croire (est-ce une illusion?) pour grand nombre de familles, un ami et quelquefois un conseiller; dans cette pensée, nous élargissons parfois notre cadre, et nous y inscrivons des renseignements qui intéressent plus les mères que les filles, l'âge mûr que l'adolescence. Le choix des livres surtout nous entraîne à ces petits écarts du programme, et lorsque nous trouvons un ouvrage bon à recommander, soit à la mère qui élève ses enfants, soit au père de famille, soit au fils de la maison, soit même aux pauvres gens auxquels on s'intéresse, il nous est impossible de résister à la tentation, et vite, courant à la plume, nous informons nos amis de notre bonne fortune. Les tables du journal font foi de notre faiblesse en cette matière. Aujourd'hui, une de ces heureuses trouvailles se rencontre, et nous signalons avec empressement aux enfants et aux mères un charmant livre, *le Compagnon du Foyer*, qui est digne, en effet, d'être admis à toutes les veillées des familles distinguées et chrétiennes. Madame Surville n'a pas fait un livre pour les très-petits enfants; ils ont leurs conteurs; elle a écrit pour un âge plus difficile; depuis dix ans jusqu'à quinze, les livres sont rares, et le sien vient heureusement remplir une des cases vides de cette littérature intermédiaire. Ajoutons que si le fond de ses contes amuse et passionne l'enfance, la forme, spirituelle, sensée, touchante, saura plaire à un âge plus avancé.

Elle a divisé son travail en contes ou récits, parmi lesquels nous avons distingué surtout *Un Crime échappé aux Tribunaux* et *la Cousine Rosalie*. L'esprit n'y sert qu'à enseigner la bonté, et peut-être est-ce là le cachet distinctif de ce talent de femme : — une jolie intelligence mise au service d'un excellent cœur.

Nous voudrions que notre recommandation fût puissante auprès de nos abonnées et que *le Compagnon du Foyer* fût admis dans toutes les familles où nous pénétrons nous-mêmes. Nous croyons que cette indication nous vaudra plus d'un remerciement.

M^{me} BOURDON.

GERTRUDE D'EST

LÉGENDE.

Par J. A. ALBERDINGK-THYM.

Traduit du hollandais par l'abbé D. CARNET (1).

Autrefois, pendant le quatorzième siècle, vivait à Delft, en Hollande, une jeune religieuse dont on racontait des choses merveilleuses. On l'avait vue, dans sa prière, élevée au-dessus de la terre, et comme un pur esprit, prête à prendre son vol vers de plus hautes régions; on l'avait vue, on la voyait tous les jours dans les hôpitaux, sensible aux maux d'autrui comme quelqu'un qui a beaucoup souffert, soigner les malades, panser les blessés, et souvent dans un saint transport, baiser de ses lèvres pures, les plaies affreuses qu'elle venait de soulager, et tout cela, prières et fatigues, œuvres de charité sublimes, mortifications

héroïques et constantes, tout cela n'enlevait jamais à son aimable visage l'aspect riant, enjoué, paisible qui ravissait tous les yeux. Rien de sévère n'assombrissait cette vertu charmante; Gertrude semblait se jouer, au milieu des épinées de la vie, comme ces bons anges qui ne perdent jamais de vue la présence du Très-Haut, ni le sentiment de leur propre félicité. Elle n'avait qu'une seule et innocente distraction, elle aimait à chanter une antique ballade qui commençait ainsi :

A l'Est l'aurore brille,
L'espace est éclairé;
Sait-elle, hélas! la jeune fille,
Où je la mènerai?...

Et le peuple de Delft, qui, souvent se rassemblait en silence sous les murs du couvent de Gertrude pour entendre la mélodieuse chanson, avait donné le nom de Gertrude d'Est à cette jeune fille dont on ignorait l'origine et l'histoire.

Rien n'était plus simple que cette histoire. Gertrude était fille d'un pauvre paysan; sa grâce et la beauté de sa voix la firent aimer d'un jeune homme qu'elle ne connut que sous le nom de Willem; elle l'aima aussi avec ardeur, mais lorsqu'elle apprit qu'il ne pouvait l'épouser qu'en désobéissant à sa mère, elle lui répéta les mots du Décalogue : *Tes père et mère honoreras* et se sépara de lui pour jamais.

Dieu bénit ce sacrifice, et son amour prit, dans cette âme pure, la place de tous les autres amours; désormais lorsque Gertrude chantait la chanson de l'Est, ce n'était plus à Willem qu'elle pensait, mais à ce divin époux des âmes, venu de l'Orient pour nous guérir et nous sauver. Dieu seul occupait son cœur, et il la comblait de grâces choisies qu'elle ne put, en dépit de son humilité, dérober aux yeux des autres.

Un jour, la douce Gertrude reçut le billet suivant :

« Chère sainte,

» Je suis marié depuis la fête des Rois, mais Dieu
» me punit de mon ingratitude; depuis hier, ma
» jeune épouse est entre la vie et la mort. Elle sait
» que je l'ai placée sous votre sauvegarde si puissante
» auprès de Dieu. Sa délivrance donc vous appartient.
» Elle a la ferme conviction que vos prières lui seront
» efficaces. Venez donc, au nom du ciel, venez et
» sauvez-nous!

» WILLEM. »

Gertrude hésita, et puis elle obéit avec simplicité et confiance et suivit le messager envoyé par Willem. La nuit tombait quand elle arriva à la Haye. On fit halte devant une sorte d'avenue défendue par un poste de cavaliers. Là, le messager pria Gertrude de descendre et de marcher à sa suite. Déjà on avait dépassé quelques habitations à travers les fenêtres desquelles des rayons de lumière venaient parfois faire remarquer l'obscurité croissante du chemin, quand Gertrude se trouva sur une plaine entourée d'arbres. Au-dessus de leur cime dépouillée et à l'aide du faible crépuscule qui régnait encore, elle put apercevoir le pignon d'une chapelle et les girouettes des tourelles d'un château; néanmoins elle n'osait interroger le personnage qui la conduisait ainsi à l'avenue. Heureusement ses incertitudes allaient bientôt

(1) Paris, Jules Tardieu, rue de Tournon, 13. Prix 1 fr.

disparaître ; car, après avoir traversé un pont et passé devant un nouveau poste de gens armés, elle se vit en face d'un magnifique château, et quoique elle ne fût jamais venue à la Haye, elle jugea facilement, d'après les couleurs des bannières flottantes et la disposition des bâtiments de la cour intérieure, que ce n'était pas là une résidence ordinaire. Son trouble augmenta alors considérablement, et elle se sentit comme forcée de questionner son guide :

— Votre maître est-il au service du duc ?

— J'ignore, répondit celui-ci d'un ton de déférence si je puis répondre à cette question.

Gertrude se tut, elle continua néanmoins résolument de suivre le chemin qui lui était indiqué : elle monta les larges degrés de pierre qui conduisaient à une salle d'armes ; puis, on traversa un vestibule, puis on monta un autre escalier, et enfin on se trouva dans une spacieuse allée. Un grand nombre de gens étaient là réunis : c'étaient des seigneurs et des domestiques de cour. Ils allaient et venaient, témoignant le plus grand empressement et la plus vive inquiétude, mais presque personne ne faisait attention à Gertrude.

Ce fut en ce moment qu'une étrange pensée lui traversa l'esprit, ses joues devinrent brûlantes, ses genoux fléchirent, ses mains eurent le frisson de la fièvre, elle se voyait alors devant un portique brillamment éclairé. Un page vêtu d'un justaucorps gris d'argent s'adressant à son conducteur, lui dit, d'un ton qui tenait du reproche et de la satisfaction tout à la fois :

« Enfin, vous voilà ! nous avons envoyé presque tous nos gens à votre rencontre. Oh ! Son Altesse est dans une inquiétude ! »

Sans achever, il ouvrit une porte et adressa deux mots à une dame qui se trouvait là. Celle-ci écarta le tapis qui masquait la porte, et Gertrude fut introduite dans une vaste chambre qu'éclairait faiblement un lustre à trois branches suspendu à la voûte. Elle n'eut point le temps de se rendre compte de ce qu'elle voyait, car aussitôt deux jeunes dames s'approchèrent d'elle, la prirent par la main et lui dirent :

— O ! le Seigneur Jésus soit béni ! vous apportez le salut !

Près du chevet d'un lit magnifique était assise une autre dame d'un âge plus avancé. Elle portait sur la tête une espèce de petit diadème brillant de pierreries ; à ses côtés, deux femmes revêtues de l'habit religieux, se tenaient debout ; voyant Gertrude, elles lui dirent tout bas :

— Sœur Gertrude, comme on soupire après vous !

Celle-ci leva les yeux... c'était un rêve ! les armes du duc et comte Willem V et celles de la maison de Lancastre brillaient ensemble au-dessus de ce lit d'agonie.

Tout ceci n'avait pas duré l'espace de plus d'une minute. Gertrude fut aussitôt rappelée à l'intelligence de ce qu'elle voyait, d'abord par des sanglots qui parlaient de l'autre côté de la chambre et au milieu desquels elle entendait prononcer son nom ; ensuite, et surtout par les soupirs qu'arrachait la souffrance à une jeune femme couchée dans le lit. — Oh ! elle est là ! c'est bien elle ! je la sens ! s'exclamait celle-ci d'une voix altérée.

— Mon Dieu ! s'écria Gertrude, hors d'elle-même, où me trouve-t-on ici ?

— Près d'une pauvre créature qui implore votre secours et... votre pardon... oui, c'est vous, vous qui pouvez me sauver, Gertrude d'Est ! Oh ! je reconnais votre voix si douce et si pénétrante... Gertrude, ma sœur ! pardonnez-moi ! approchez, approchez plus près... je sais l'épouse de Willem !

» Gertrude tombe à genoux près du lit, en écarte les riches courtines, prend entre ses mains les mains de la comtesse, les baise, les couvre de larmes et s'écrie avec émotion :

— Mon Dieu ! je vous prends à témoin que jamais je n'ai eu rien à pardonner à cette auguste femme, et, j'en ai la ferme conviction, que je ne mérite point d'avoir pareil droit à exercer envers qui que ce soit. Cependant, ô mon Dieu ! je vous supplie, par les souffrances de votre divin Fils Jésus-Christ, qui a satisfait pour nous, ayez pitié de cette noble créature, que votre servante Gertrude aime de toute l'ardeur de l'amour chrétien ; et si ma prière est exaucée, accordez-lui la vie et la délivrance de ses douleurs.

— Merci, ô mou Dieu ! je suis sauvée ! s'écria soudainement la comtesse.

Des femmes l'entourèrent aussitôt et lui prodiguèrent leurs soins. Gertrude se retira un peu en arrière, car elle sentait ses forces s'en aller ; elle s'appuya contre une table et resta quelque temps dans une sorte de faiblesse.

Les deux jeunes dames d'honneur et l'autre dame âgée s'empressèrent bientôt autour d'elle. Les deux premières lui pressaient les mains et versaient des larmes de joie ; la dame âgée la remerciait aussi avec effusion.

— Venez maintenant vous reposer un peu auprès de nous, lui dirent-elles.

Et elles invitaient Gertrude à passer dans un appartement voisin. Gertrude eut à peine fait deux pas dans cette direction, qu'elle se trouva en face de l'époux de la jeune femme. Il était là, pleurant abondamment ; il leva sur elle un regard rempli d'expression. — C'était lui ! c'était Willem ! et le duc et comte de Hollande, Willem, le cinquième, se jetant à terre, baisa le bas de la robe de Gertrude...

L'innocente jeune fille avait compris : l'homme qui l'avait tant aimée et que Dieu seul avait pu bannir de son cœur, était le souverain de la Hollande, Willem, fils de l'empereur Louis de Bavière et de la fière Marguerite, de Hollande, qui, restée veuve, se vit disputer le pouvoir par son fils. Gertrude, en repoussant le jeune prince, en lui rappelant avec énergie le commandement divin qui veut que l'enfant honore sa mère, avait, sans le savoir, mis fin à ces luttes déplorables, rapproché ces cœurs désunis, et l'union que le comte Willem avait contractée avec Mathilde de Lancastre, l'épouse que lui offrait sa mère, avait scellé leur réconciliation et la paix de la patrie. Gertrude avait tout compris, et son âme angélique s'était réjouie, mais faisant à Dieu le sacrifice d'un dernier entretien avec Willem, elle quitta aussitôt la Haye, et retourna dans sa chère solitude.

Sa vie ne devait pas être longue ; consumée d'amour pour son Dieu, comblée de ses faveurs, elle mourut à l'âge de vingt-quatre ans, entre les bras de ses compagnes auxquelles s'était mêlée l'épouse de Willem, la douce Mathilde de Lancastre. Sa présence fut une dernière joie pour la mourante. De nos jours on voit encore à Delft la pierre sépulcrale de la bienheureuse

Gertrude d'Est, car ce récit tiré des Bollandistes, est, à l'exception de quelques détails, de la plus rigoureuse exactitude; la figure suave de Gertrude n'est pas une création romanesque; elle a vécu dans ce pays, qui donna à l'Europe *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui vit fleurir au moyen âge toute une école de mystiques, que la doctrine la plus pure conduisit à l'exercice des plus excellentes vertus.

Depuis longtemps, nous n'avions fait de lecture qui

nous eût aussi vivement touché que celle de ce petit livre que nous recommandons à nos lectrices. Le véritable esprit du christianisme, l'esprit d'amour, de simplicité, d'humilité, respire dans ces pages délicieuses, d'autant plus touchantes qu'on sait qu'elles célèbrent la gloire d'une servante du Seigneur, et qu'elles ne brillent d'aucun éclat emprunté.

La traduction, due à la plume de M. l'abbé Carnel, est aussi fidèle qu'élégante.

Littérature Etrangère.

TRIONFO DEL TEMPO

— 660 —

Segui già le speranze, e'l van desio;
Or ho dinanzi a gli occhi un chiaro specchio,
Or io veggio me stesso, e'l fallir mio.

E quanto posso, al fine m'apparecchio,
Pensando'l breve viver mio, nel quale
Stamane era un fanciullo, ed or son vecchio.

Che più d'un giorno è la vita mortale
Nubilo, breve, freddo, e pien di noia;
Che può bella parer, ma nulla vale?

Qui l'umana speranza, e qui la gioia,
Qu'i miseri mortali alzan la testa;
E nessun sa quanto si viva, o moia.

Veggio la fuga del mio viver presta,
Anzi di tutti : e nel fuggir del sole
La ruina del mondo manifesta.

.....

Che volan l'ore, i giorni, e gli anni, e i mesi;
E' insieme con brevissimo intervallo,
Tutti avemo a cercar altri paesi.

Non fate contra'l vero al core un callo,
Come sete usi; anzi volgete gli occhi
Mentr' emendar potete il vostro fall

Non aspettate che la morte scocchi,
Come fa la più parte; che per cert
Infinita è la schiera degli scioocchi.

.....

Quanti felici son già morti in fasce!
Quanti miseri in ultima vecchiezza!
A'cun dice : Beato è chi non nasce.

LE TRIOMPHE DU TEMPS

FRAGMENT.

J'ai suivi l'espérance et plus d'un vain désir;
Mais comme en un miroir je m'aperçois moi-même,
Et maintenant je lis dans mon erreur suprême.

Autant que je le puis, je m'apprete à finir,
Pensant quel peu de temps il faut pour devenir
Faible enfant au matin, vieillard dès le soir même.

Qu'est-ce donc que la vie ? Un jour. Et qu'est ce jour ?
Un moment fugitif que l'ennui glace et ronge :
On vante sa beauté, mais ce n'est que mensonge.

L'espérance, la joie, éclatent tour à tour;
L'homme lève le front quand, jugé sans retour,
Il marche à son insu vers le terme du songe.

Nul ne sait ici-bas l'heure de son départ.
Pour moi, je vois passer, rapides, mes années,
D'autres, imprévoyants, ont mêmes destinées.

Le soleil qui sur nous jette de toute part
Ses rayons éclatants, mais qui fuit sans retard,
Nous montre assez combien nos heures sont bornées.

... Les heures et les jours, les mois comme les ans,
S'envolent sans pitié; bientôt, de compagne
Nous aurons à chercher la seconde patrie.

Contre la vérité nos efforts impuissants
Ne sauraient prévaloir; écoutez ses accents,
Quand vous pouvez encore abjurer la folie.

Ainsi, n'attendez pas le moment du réveil;
Comme la multitude ignorante, insensée,
N'attendez pas la mort, dont la main est glacée.

A quoi bon s'engourdir dans un lâche sommeil ?
J'ai vu, comme la neige aux rayons du soleil,
Fondre la gloire humaine, avec joie amassée.

Bienheureux les enfants qui sont morts au berceau !
Que d'hommes ont souffert dans l'hiver du vieil âge !
Plus d'un trouva trop long ce rapide passage.

Ma per la turba a grandi errori avvezzo,
Dopo la lunga età sia'l nome chiaro :
Che è questo però che sì s'apprezza ?

Tanto vince, e ritoglie il Tempo avaro :
Chiamasi Fama, ed è morir secondo ;
Nè più che contra'l primo, è alcun riparo.

Così'l Tempo trionfa i nomi, e'l mondo.

FRANCESCO PETRARCA.

Qu'au sein de cette foule un nom paraisse beau,
Qu'on s'incline humblement devant l'astre nouveau,
Ce frivole triomphe est-il un avantage ?

Il devient pour le Temps une proie à saisir.
L'homme meurt doublement mourant avec sa gloire,
Et contre ces deux morts toute arme est illusoire.

Tout passe également : les fêtes du plaisir,
Les travaux du génie... Et le Temps, sans loisir,
Sur le monde et les noms recueille sa victoire.

M^{lle} LOUISE MERCIER.

MARIE-ANNE DE BOURKE

L'héroïne de cette douloureuse histoire avait été favorisée dès le berceau de tout ce qui promettait une vie heureuse : une illustre naissance, un nom sans tache, une fortune brillante, la tendresse de ses parents, et les plus heureuses dispositions naturelles cultivées avec soin, tout se réunissait pour préparer à Marie-Anne de Bourke un riant avenir.

L'éducation de cette jeune fille recevait les soins les plus éclairés ; la religion en faisait la base. On s'était surtout appliqué à lui en donner l'intelligence, et mademoiselle de Bourke avait si bien profité des leçons et des exemples de sa respectable famille que, toute jeune encore, elle était déjà capable du courage et de l'inébranlable constance des martyrs.

Hélas ! ce courage devait être bientôt mis à une cruelle épreuve ! Marie-Anne n'avait que dix ans lorsque son père, alors en mission extraordinaire à Madrid, auprès de Philippe V, appela sa femme et ses enfants auprès de lui ; madame la comtesse de Bourke se mit en route, laissant à Paris son plus jeune enfant, confié aux soins de sa mère, la marquise de Varennes. Elle emmenait avec elle sa fille et un fils, âgé de huit ans ; l'abbé Thomas de Bourke, son beau-frère, prêtre de Paris, l'accompagnait. On était alors en 1719 ; la guerre de la succession d'Espagne durait encore et les frontières étaient occupées par les armées belligérantes : madame de Bourke crut plus prudent de s'embarquer à Cette, d'où elle pensait pouvoir se rendre à Barcelone en vingt-quatre heures.

Ne trouvant à Cette aucune embarcation française en partance pour l'Espagne, elle dut prendre une tartane génoise, prête à mettre à la voile pour Barcelone, et son départ eut lieu le 22 octobre.

Le 25, à la pointe du jour, la famille fut réveillée par le cri d'une vigie qui annonçait l'approche de la terre : madame de Bourke passa à la hâte un vêtement du matin et monta sur le pont, heureuse de toucher au but de son voyage et impatiente de voir cette terre où l'attendait un mari tendrement aimé.

« Quelle est cette côte, demanda-t-elle au comman-

dant de la tartane, qui, appuyé sur le bastingage et le dos tourné à la terre, tenait depuis quelque temps sa lunette fixée sur un point de l'horizon.

— C'est la côte de Catalogne, répondit-il sans se déranger de sa position d'observateur, et vous pouvez déjà voir le clocher de Palamos.

— Enfin, nous arrivons ! s'écria la comtesse ; ma chère enfant, dit-elle en embrassant sa fille, qui venait aussi d'accourir sur le pont, ce vilain voyage touche à sa fin, nous allons revoir ton père...

— Plaise à Dieu ! interrompit le marin, dont le visage obstinément tourné vers le même point se rembrunissait à vue d'œil.

— Une voile ! s'écria du haut du mât la vigie qui avait signalé la terre quelques instants auparavant.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda madame de Bourke avec inquiétude ; nous sommes en vue du port où nous devons aborder, la mer est calme, le ciel sans nuage, que pouvez-vous craindre ?

— Rien des éléments, madame, ma tartane est solide, et Francesco Peretti sait la conduire, Dieu merci, mais j'aimerais mieux avoir affaire au plus fort ouragan qui ait jamais soufflé entre les rives de France et de Catalogne qu'à ces enragés diables des côtes de Barbarie. Regardez ce point blanc qui grandit à l'horizon ; où je me trompe fort, ou c'est un corsaire algérien.

— Vous me faites frémir, s'écria la comtesse, qui songeait avec effroi à tout ce qu'on lui avait dit de la cruauté de ces pirates, la terreur de la Méditerranée. « N'y a-t-il pas moyen de leur échapper ? la terre est proche et l'ennemi est loin encore. Oh ! hâtez-vous, sauvez-vous ! sauvez surtout ma fille ! » Et madame de Bourke, en disant ces paroles, pressait la jeune fille contre son cœur et la tenait étroitement enlacée, comme si elle eût craint qu'on ne vint à l'instant l'arracher de ses bras.

— Madame, répondit le capitaine, soyez sûre que tout ce que peuvent faire, pour vous défendre, des hommes loyaux et courageux, nous le ferons. Nous ne désirons pas non plus l'hospitalité de ces mécréants ; mais nous avons affaire à un bâtiment fin voilier et dont la

taille nous laisse peu d'espoir de résister. Il ne faut cependant pas encore désespérer; rentrez, madame, dans votre cabine, et faites monter tous vos gens. Votre présence sur le pont ne saurait que nous embarrasser et vous exposerait inutilement. Descendez et implorez pour nous l'aide de Dieu, sans laquelle tous nos efforts seraient superflus. »

Les femmes de madame de Bourke, saisies de frayeur, descendirent à la hâte, et la comtesse, tout en larmes, les suivit avec sa fille qui, loin de s'abandonner à une terreur naturelle à cet âge, ne cherchait au contraire qu'à rassurer et consoler sa mère.

II

Cependant l'agitation croissait sur le pont. Le bâtiment suspect grandissait à vue d'œil; sa mâture, son gréement et sa coque, confirmaient pleinement les appréhensions du capitaine Peretti; il n'y avait plus à en douter, c'était un de ces hardis forbans qui si longtemps désolèrent les côtes du midi de l'Europe, et qui ne disparurent complètement que lorsque Charles X eut enfin fait flotter le drapeau de la France sur les remparts qui protégeaient leur repaire.

La tartane faisait force de rames pour gagner le petit port de Palamos; malheureusement le vent était peu favorable, et le bâtiment génois, obligé de courir de nombreuses bordées, voyait à chaque instant diminuer les chances de salut. Le navire algérien, monté par un nombreux équipage, manœuvrait avec facilité, et les rames dont il était pourvu, comme presque tous les vaisseaux barbaresques, lui permettaient de lutter avec bien plus d'avantage contre le vent, et il parvint à se placer entre la tartane et le rivage. Tout espoir était désormais perdu; dans un quart d'heure au plus le corsaire devait les avoir rejoints; aussi, sans chercher à prolonger plus longtemps une fuite inutile, le capitaine Peretti résolut de tout préparer pour faire acheter le plus chèrement possible la victoire aux Algériens.

Quatre matelots formaient tout l'équipage de la tartane, les trois domestiques mâles de madame de Bourke se joignirent à eux pour défendre le pauvre petit bâtiment génois. Après une courte et fervente prière, chacun, armé d'un fusil de chasse et d'un instrument tranchant, hache ou coutelas, pour servir d'arme blanche, se rendit à son poste et attendit l'ennemi en silence.

Le navire algérien n'était plus qu'à demi-portée de canon, lorsqu'il déploya le pavillon du dey, et tira un coup à boulet pour intimider à la tartane l'ordre de s'arrêter. Voyant son injonction sans effet, il lança la bordée de tribord, composée de six pièces. Le mât brisé tomba sur le pont de la tartane, entraînant l'un des matelots dans sa chute; les agrès furent coupés et le capitaine Peretti eut le bras gauche emporté. Le corsaire mit alors en panne et envoya deux chaloupes remplies d'hommes armés pour s'emparer du petit bâtiment qui, désormais immobile, ne pouvait plus leur échapper.

Malgré d'horribles souffrances, le capitaine Peretti n'en continuait pas moins à encourager ses compagnons. Il laissa les pirates s'approcher jusqu'à portée de pistolet et tira lui-même alors le pierrier sur la plus grande des deux chaloupes. A cette distance et dans une masse aussi serrée, la mitraille des Génois,

jointe à la décharge de tous les fusils, fit un effet terrible; la chaloupe et la mer furent ensanglantées et couvertes de débris humains, mais les bouillants enfants de l'Afrique ne s'en élançèrent pas moins sur le pont en criant : Allah ! Allah ! En vain l'infortuné capitaine brûla-t-il la cervelle au premier qui arriva sur le pont; un coup de yatagan lui fendit la tête, et le reste de ses compagnons furent bientôt tués ou chargés de fers, malgré la plus vive résistance.

Le capitaine corsaire se rendit alors sur la tartane et fit subir un interrogatoire à madame de Bourke.

Après l'inspection de son passeport, il l'assura qu'elle n'avait rien à craindre, la France étant alors en paix avec les États barbaresques. Madame de Bourke le supplia de vouloir bien la faire conduire en chaloupe sur les côtes d'Espagne, dont elle était si proche, pour épargner de mortelles inquiétudes à son mari qui l'attendait, promettant de reconnaître généreusement ce service.

« Je le voudrais, madame, répliqua le capitaine corsaire, mais je ne le puis : je ne suis pas né musulman, et les lois sont très-sévères pour nous autres renégats qui sommes l'objet d'une suspicion continue. Il y va de ma tête, le dey d'Alger se persuaderait aisément que, sous prétexte de passeport de France, j'aurais traité avec des personnes d'une nation ennemie pour les remettre en terre chrétienne : il faut absolument que vous me suiviez jusqu'à Alger et que vous et votre passeport soyez présentés au dey; après quoi on vous remettra entre les mains du consul de France qui vous fera transporter en Espagne. »

Marie-Anne, qui avait entendu ce mot de *renégat*, ne put se défendre de manifester une profonde horreur pour le lâche qui avait renié son Dieu. « Ma chère amie, lui dit son oncle, ne jetons pas la pierre au pêcheur, mais prions pour sa conversion ! Le glorieux Vincent de Paul, ce héros de la charité qui fut lui-même captif sur ces bords où l'on nous ennuie, eut le bonheur de porter ainsi à la pénitence un renégat dont il était devenu l'esclave. Prenons ce grand saint pour modèle, et apprenons de lui à ne désespérer du salut de personne. »

III

Le capitaine donna à la comtesse le choix de passer à son bord ou de rester sur la tartane avec sa suite; elle préféra ce dernier parti.

Le capitaine mit seulement sept de ses matelots sur la tartane pour faire la manœuvre, après en avoir enlevé la chaloupe et trois ancres avec toutes les provisions, à la réserve de celles qui étaient indispensables à madame de Bourke.

On prit alors la route d'Alger. Le temps se montra d'abord favorable, mais le 28 octobre, il s'éleva une furieuse tempête qui continua les jours suivants, et la tartane, séparée du vaisseau, devint le jouet des éléments en fureur. Le capitaine n'y avait pas mis ses meilleurs matelots, et la boussole avait été brisée dans la confusion de l'abordage.

Le 1^{er} novembre, le vent poussa le petit bâtiment sur la côte de Barbarie, dans un golfe où l'on jeta l'ancre. Les passagers français profitèrent de ce moment de répit pour se livrer avec recueillement à leurs exercices de dévotion, car c'était le jour de la Toussaint,

et jamais le besoin de la prière ne s'était plus fait sentir.

Le nouveau patron de la tartane envoya deux Maures à la nage pour s'informer auprès des habitants du pays en quel lieu il se trouvait.

L'un d'eux revint bientôt muni des renseignements qu'il était allé chercher. « Maître, dit-il, l'endroit où nous avons mouillé est le golfe de Colo, au levant de Gigeri; nous sommes à soixante-quinze lieues de la ville d'Alger, auprès de laquelle nous avons dû passer sans nous en apercevoir. »

Aussitôt, sans se donner la peine de lever l'ancre, la seule qui lui restât, le patron fit couper le câble et mit à la voile sans ancre, sans chaloupe et sans boussole. Il n'était pas à une demi-lieue du golfe qu'il paya cher son imprudence qui devait faire encore de plus regrettables victimes : le vent contraire le repoussait sur la côte; il essaya de se servir de ses rames, mais la faiblesse de l'équipage les rendait inutiles, et malgré ses efforts, la tartane donna contre un rocher et se brisa. Tout l'arrière fut aussitôt submergé. C'était là que madame de Bourke était en prières avec ses enfants; en vain essaya-t-elle de lutter contre l'élément furieux, en vain ses fidèles serviteurs tentèrent-ils de la sauver, elle ne put échapper à la mort; son fils périt avec elle, ainsi que deux de ses femmes de chambre.

Les personnes qui se trouvèrent du côté de l'avant, et parmi lesquelles étaient l'abbé de Bourke, un Irlandais, nommé Arthur, le maître d'hôtel, Louis Crence, une femme de chambre et un domestique, parvinrent à arracher la jeune Marie-Anne aux flots qui l'entraînaient.

L'abbé de Bourke descendit du débris de la tartane sur le rocher où elle s'était brisée; il s'y soutint quelque temps à l'aide de son couteau qu'il avait enfoncé dans une fente; enfin, après une suite d'efforts désespérés, il parvint à se saisir d'une rame à l'aide de laquelle il réussit à gagner un rocher qui tenait à la terre ferme.

Les Maures qui étaient sur ce rivage se saisirent aussitôt de lui, le dépouillèrent et le maltraitèrent. D'autres Maures, accourus en grand nombre, se jetèrent à la mer, s'attendant à trouver un riche butin parmi les débris du naufrage. Le maître d'hôtel, Louis Crence, qui tenait entre ses bras Marie-Anne évanouie, fit signe à deux de ces barbares qui vinrent à lui, recueillirent ce précieux fardeau et le déposèrent sur le rivage; mais la jeune fille n'échappait aux flots que pour subir la plus triste servitude : à peine fut-elle à terre que les Maures lui ôtèrent un bas et un soulier comme marque de son esclavage. Revenue au sentiment de sa triste position, Marie-Anne de Bourke demeurait insensible à toute autre chose qu'à la perte cruelle qu'elle venait de faire; son regard inquiet errait de tout côté, cherchant cette mère, ce frère, qu'elle ne devait plus revoir. Elle n'osait questionner, de peur d'obtenir la certitude de son malheur. Bientôt elle put se convaincre qu'il n'était que trop réel, quand elle se vit réunie aux naufragés survivants, qui mêlèrent leurs larmes aux siennes.

— Mon enfant, lui dit son oncle, votre mère et votre frère sont plus heureux que nous; ils ont passé de la prière dans le sein de Dieu, mais nous, quelles épreuves nous attendent!

— Je ne crains point les mauvais traitements, ré-

pondit résolument Marie-Anne, essuyant ses larmes; je ne crains que de renier ma foi, et j'espère, avec la grâce de Dieu, tout supporter plutôt que d'y consentir.

— Vous avez parlé pour moi, ma chère maîtresse, reprit Louis Crence, je suis dans les mêmes dispositions, et je crois pouvoir en dire autant de mes camarades.

— Bien, mon bon Louis; persévérons tous dans ces sentiments, reprit la jeune fille.

— C'est à moi, dit l'abbé, de vous montrer l'exemple, puisse-je être digne de ma mission! N'oublions pas les paroles de l'Evangile de ce jour : *Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice; le royaume des cieux leur appartient.* La plupart des saints ont passé par là, et cette terre que nous foulons a été souvent arrosée de leur sang. Estimons-nous heureux d'avoir à souffrir comme eux pour prouver à Dieu notre amour.

Les barbares ne laissèrent pas à leurs prisonniers le temps de discourir. Ils les contraignirent à marcher vers les montagnes. Les chemins étaient si difficiles que les naufragés eurent bientôt les pieds ensanglantés. Chacun d'eux était chargé d'un paquet de vêtements mouillés, et tour à tour ils portaient Marie-Anne. Arrivés à demi morts sur la montagne, ils y furent accueillis par les huées des femmes maures et les cris des enfants.

IV

Le lendemain, les habitants des douars voisins manifestèrent d'horribles intentions contre les prisonniers; ils leur montraient le feu, leur faisant comprendre qu'ils allaient être brûlés vifs, ou bien, tirant leur sabre ils les menaçaient de leur couper la tête. L'un d'eux alla jusqu'à prendre Marie-Anne par les cheveux pour l'égorger, tandis que les autres couchaient en joue ses compagnons d'infortune; l'abbé, animé du courage des martyrs qui avaient arrosé cette terre de leur sang, remerciait le ciel de lui donner part à leur sacrifice, et Marie-Anne croyait voir sa mère lui tendre les bras du séjour des bienheureux; mais un chef leur fit comprendre que les chrétiens tenaient à grand honneur de mourir pour leur religion, et que toute la perte retomberait sur eux-mêmes, en les privant de la rançon qu'ils pouvaient espérer de leur prise. Par cet appel à la cupidité, les plus fanatiques même se calmèrent et renoncèrent à leurs desseins meurtriers; mais les femmes et les enfants continuèrent à se donner le cruel plaisir d'insulter leurs prisonniers.

Le bey de Constantine, à qui sans doute une telle capture faisait envie, fit réclamer les prisonniers et menaça d'aller lui-même avec ses troupes pour s'en emparer; mais les Maures répondirent fièrement qu'ils ne craignaient ni lui ni ses cavaliers, lors même qu'il joindrait à ses forces celles du dey d'Alger. C'était une de ces peuplades indépendantes qui, sous le nom de Cabails ou Kabyles, ne reconnaissaient point la puissance du dey dont ils étaient cependant les sujets naturels, puisque leur territoire était enclavé dans la régence d'Alger.

La situation des pauvres victimes semblait donc tout à fait désespérée, et les plus solides principes religieux pouvaient seuls y apporter quelque consolation. La fatigue, le besoin et les mauvais traitements se

réunissaient pour les accabler; il ne leur restait que l'espoir du secours divin et l'assurance que le ciel comptait toutes leurs douleurs; c'est par ces motifs que l'abbé ne cessait d'encourager sa nièce, dont l'âme courageuse entraînait aisément dans ses vues. Louis Crence s'édifiait de leur exemple, et son ingénieux dévouement, toujours attentif, était encore une consolation pour sa jeune maîtresse.

La possession de ces cinq chrétiens ne suffisait pas à la convoitise de ces barbares; il leur fallait encore les richesses ensevelies au fond de la mer; aussi bons plongeurs que coureurs agiles, ils parvinrent à retirer de l'eau les caisses qu'ils jugeaient devoir contenir des objets de grande valeur, et jusqu'aux cadavres des naufragés pour les dépouiller. Les étoffes précieuses, coupées en morceaux, furent distribuées aux enfants pour en orner leur tête; l'argenterie fut vendue à l'enclenchère, et trois calices, ternis par l'eau de la mer, furent estimés comme vases sans importance; quant aux livres trouvés dans les ballots, les barbares en faisaient un tel mépris que les jeux domestiques obtinrent aisément qu'on leur en abandonnât quelques-uns. Louis Crence eut aussi soin de recueillir une écriture: heureuse inspiration, qui devait être pour les captifs la cause de leur délivrance!

Ces livres offrirent à la fois aux prisonniers une consolation et une espérance. Les feuillets blancs qui se trouvaient au commencement et à la fin des volumes firent naître à Marie-Anne l'idée de s'en servir pour écrire au consul de France à Alger et lui dépeindre leur position: trois lettres furent ainsi envoyées, mais ne parvinrent point à leur destination.

De nouvelles vicissitudes attendaient encore les captifs: au bout de trois semaines, qui leur avaient paru trois siècles, ils furent transférés au milieu des hautes montagnes où était la résidence du cheik, dont les enfants s'intéressèrent bientôt à Marie-Anne; elle dut à cet intérêt quelque adoucissement à sa position.

Les Maures ont un tel respect pour les affections de famille qu'ils accordent ce qu'on leur demande au nom de leurs enfants, et la formule ordinaire, quand on veut obtenir d'eux quelque grâce, est celle-ci: *« Accorde-moi ceci par la face de ton fils! »*

L'abbé de Bourke faisait observer à sa nièce que les Arabes possédaient quelques bonnes qualités. Descendants d'Abraham, par Ismaël, enfant du désert, ils ont gardé un grand respect pour la mémoire du saint patriarche, et conservé quelque chose de ces mœurs antiques, particulièrement la pratique de l'hospitalité qui leur rend la personne d'un hôte sacrée, cet hôte fut-il voleur ou assassin. Puis l'abbé ajoutait à ces observations le récit des événements qui ont illustré cette terre d'Afrique: les persécutions qu'y ont exercées les empereurs romains contre le christianisme; l'exil et le martyre de saint Cyprien, évêque de Carthage; la touchante histoire de saint Augustin, cette lumière de l'Eglise africaine; les nouveaux troubles suscités par les Pélagiens, les cruautés d'Hunéric, roi des Vandales, contre les vrais fidèles; enfin les envahissements de Mahomet, qui replongèrent dans la barbarie cette terre jadis si chrétienne.

Ces récits captivaient l'attention de la jeune fille; ce qui la frappait surtout, c'était l'histoire de Jean de Matha, prêtre français, qui, touché des maux que souffraient les chrétiens parmi les infidèles, conçut la généreuse idée de se vouer au rachat des captifs et fut

le fondateur d'un ordre, institué à cette noble fin, ordre qui, sous les divers noms de Trinitaires, de Mathurins, ou de Pères de la Rédemption, persévérait dans cette œuvre de miséricorde depuis le douzième siècle. « Ces pères, continuait l'abbé, ont arraché une foule innombrable de fidèles aux tortures ou à l'apostasie. Ils ont toujours une maison à Alger sous la protection du consul de France, et si nous pouvions leur faire parvenir des nouvelles de notre position, il n'y a pas de doute qu'ils ne s'intéressassent à nous, et ne fissent des efforts pour faciliter notre délivrance. »

La distinction dont Marie-Anne était l'objet de la part du fils aîné du cheik devenait un nouveau genre de persécution non moins alarmant que les précédentes. Les prévenances de cette famille lui étaient à charge, et, comme on le pense bien, lui inspiraient une invincible antipathie. Un jour, le jeune homme lui offrit un flacon d'essence parfumée pour qu'elle en oignît ses cheveux; elle parvint à lui faire comprendre que, portant dans son cœur le deuil de sa mère, si récemment ravie à sa tendresse, il ne lui convenait pas de couvrir sa tête de parfums. A ce motif s'en joignait un autre, la crainte que cette onction ne fût quelque pratique de la loi de Mahomet, et Marie-Anne eût préféré la mort à la moindre apparence d'apostasie.

V

Enfin, une quatrième lettre écrite par mademoiselle de Bourke au consul de France, arriva le 24 novembre à Alger. Le dey l'envoya à M. Dusault, qui se trouvait alors en cette ville en qualité d'envoyé extraordinaire et plénipotentiaire de la cour de France dans les trois royaumes de Barbarie. La jeune fille décrivait avec une touchante simplicité l'état où son oncle et elle étaient réduits depuis leur naufrage. Cette lettre, communiquée aux pères de la Rédemption, excita vivement leur intérêt. Ils offrirent leurs services à M. Dusault. Le plénipotentiaire donna aussitôt ses ordres pour faire appareiller un navire français qui était dans le port, et obtint du dey une lettre de recommandation pour le marabout de Bougie, qui avait une grande influence sur ces peuples. Dès le soir du même jour, le navire mit à la voile et en peu de temps arriva à Bougie.

Là, le truchement envoyé par M. Dusault présenta les lettres du dey d'Alger et de l'envoyé français au marabout; celui-ci, bien que malade, se leva aussitôt, monta à cheval en se faisant accompagner du marabout de Gigeri, du truchement, et suivi de quelques cavaliers maures, il prit la route des montagnes qui se trouvaient à cinq ou six journées de Bougie. En voyant approcher cette troupe, les Kabyles qui détenaient la famille de Bourke se renfermèrent dans leurs maisons, munis de leurs armes. Les marabouts parvinrent cependant à se faire ouvrir la porte, et réclamèrent les chrétiens, qui à cette apparition crurent l'heure du sacrifice arrivée; mais ils furent bientôt rassurés par le grand marabout qui, s'approchant de Marie-Anne, lui remit les lettres de M. Dusault et du consul et partagea avec elle ses provisions de voyage. Il passa la nuit dans cette maison avec toute sa suite. Le lendemain, il convoqua les chefs du douar, et leur déclara qu'il était venu dans le but de réclamer cinq Français échappés du naufrage. La France, disait-il, était en paix avec tout l'Etat d'Alger, on ne devait

donc pas retenir ces naufragés contre la foi des traités. Bien que les Kabyles ne fussent pas soumis à l'autorité d'Alger, ils n'en jouissaient pas moins des avantages de la paix avec la France; ce serait donc une grande injustice de ne pas relâcher ces captifs dont on s'était approprié les riches dépouilles.

Les montagnards se défendaient de leur mieux par de mauvaises raisons, et les captifs, témoins de cette résistance, commençaient à perdre toute espérance de recouvrer leur liberté; mais leur consternation fut au comble quand l'interprète leur dit que les Kabyles, cédant enfin à l'autorité et aux raisonnements du marabout, consentaient à la liberté de quatre d'entre eux, mais que le cheik voulait absolument retenir Marie-Anne qu'il destinait à être l'épouse de son fils, âgé de quatorze ans. « Cette alliance, disait le cheik, n'était pas indigne d'elle, et fût-elle la fille du roi de France lui-même, son fils la valait bien, étant né du roi des Montagnes. »

Un cri d'indignation avait accueilli cette proposition des premiers mots. L'abbé de Bourke et les trois domestiques protestèrent qu'ils ne voulaient pas de leur liberté à pareille condition, et que la captivité leur paraissait moins cruelle que la nécessité de laisser cette enfant si jeune et tant aimée en de telles mains.

On peut juger de l'effroi de la jeune fille en se voyant réduite à une si cruelle extrémité, mais elle invoquait Dieu dans son cœur, et le cheik, après s'être montré longtemps intraitable, finit par céder à un argument irrésistible pour lui, c'est-à-dire à quelques sultans ou pièces d'or, que le marabout, le prenant à part, lui mit dans la main, comme arrhes d'une somme plus considérable. On convint alors du rachat de tous pour neuf cents piastres; et le marabout ayant laissé en otage un Turc et plusieurs joyaux, put emmener les cinq prisonniers.

Ils prirent la route de Bougie, s'arrêtant avec leur suite dans les habitations qu'ils pouvaient rencontrer. Ils logèrent entre autres chez une vieille Mauresque qui donna de nouvelles alarmes aux chrétiens par l'indignation qu'elle témoigna de ce que ses coreligionnaires ne les avaient pas fait mourir : « Ils sont bien fous, disait cette vieille fanatique, de n'avoir pas fait ce sacrifice à la foi de Mahomet, pouvant à ce prix obtenir son paradis ! Pour moi, si pareille aventure fût arrivée dans mon douar, et que ces chiens eussent été à ma disposition, pas un d'eux n'aurait échappé, et je les aurais plutôt égorgés de mes propres mains, si mon mari s'était refusé à les tuer. » Tel était le langage que tenait cette femme, tout en préparant, en l'honneur des marabouts, le *couscoussou*; et la manière malpropre dont elle s'acquittait de ce soin contribuait autant que ses discours à refouler l'appétit pressant de ses hôtes.

Les voyageurs arrivèrent à Bougie le 9 décembre; on put alors leur procurer au moins des chemises dont ils étaient toujours dépourvus. Ils avaient été forcés jusque-là de conserver encore les ignobles vêtements de leur captivité. On les embarqua le lende-

main soir sur le bâtiment qui les attendait et qui arriva à Alger le 13, à la pointe du jour. Leur arrivée, attendue avec impatience et inquiétude, y fut annoncée par un signal. Le consul et les principaux Français qui se trouvaient à Alger allèrent au-devant d'eux et les accompagnèrent depuis le port jusqu'à l'hôtel de l'ambassadeur, où la curiosité et l'intérêt qu'ils inspiraient avaient rassemblé une foule considérable. L'ambassadeur vint recevoir les voyageurs, et, présentant la main à Marie-Anne, les conduisit d'abord à sa chapelle, où ils entendirent la messe, après laquelle un *Te Deum* fut chanté en action de grâces de leur heureuse délivrance.

Les assistants avaient peine à retenir leurs larmes, et l'on voyait des gens de toute religion prendre part à l'attendrissement général; c'était mademoiselle de Bourke, surtout, qui en était l'objet : « Si jeune et si délicate, disait-on, avoir déjà tant souffert ! Quel air de noblesse et de distinction, jusque sous ses habits d'esclave ! — Elle s'est conservée pure dans sa captivité, à l'exemple de Daniel et du jeune Tobie, remarquaient les juifs; et comme une autre Esther, elle n'a cessé d'être docile aux leçons de l'oncle qui lui tenait lieu de père et de mère ! — Quel courage ! ajoutaient les chrétiens ! quelle fermeté dans un âge aussi tendre ! On voit bien qu'elle avait mis sa confiance en Dieu et que la Reine du ciel veillait sur elle ! » Les domestiques ajoutaient à ce concert de louanges, en racontant les leçons de courage que leur jeune maîtresse leur avait données et les exhortations par lesquelles elle n'avait cessé de les engager à préférer la mort à l'apostasie, prêchant autant par ses exemples que par ses discours.

Ayant fait prendre à Marie-Anne et à ses compagnons le repos dont ils avaient besoin, après de si cruelles épreuves, on ne pensa plus qu'à satisfaire aux engagements contractés. Les pères Mathurins trouvèrent moyen de fournir immédiatement les 900 piastres convenues; on les envoya chez les juifs pour les faire blanchir, suivant le goût des Kabyles. M. Dusault y joignit des présents pour le grand marabout et les autres personnes qui l'avaient aidé dans cette entreprise.

Le 5 janvier suivant, ce qui restait de la famille de Bourke et de sa suite dit un dernier adieu à la terre de captivité, et le vaisseau de l'ambassadeur qui devait les ramener en France avec d'autres captifs rachetés, leva l'ancre, en saluant de dix-neuf coups de canon le château d'Alger, qui répondit par quatre coups.

Le marquis de Varennes, officier de marine, vint au-devant de sa jeune nièce dont il avait appris les désastres, et la rejoignit à Marseille d'où il la ramena dans sa famille maternelle. Là, les soins les plus empressés cherchèrent à la consoler de la catastrophe qu'elle avait essuyée et des pertes cruelles qu'elle avait faites. Elle y retrouva son jeune frère, devenu seul héritier d'un nom dignement soutenu et dont la descendance s'est continuée jusqu'à nos jours avec honneur.

M^{me} J. DE GAULLE.



UNE SOURCE DE BONHEUR

Cinq personnes composaient la famille :

Julien, le père, homme dans la force de l'âge, plein d'ardeur au travail ; un excellent cœur, mais souvent soucieux comme tous ceux qui pensent au lendemain, et savent que ce lendemain ne sera exempt de douleur et de privations que si Dieu conserve la vigueur au bras, et le maître, la place à l'atelier.

Marthe, la mère, femme d'ordre et de prévoyance, mais obligée à tant de soins pour entretenir un ménage assez nombreux, courbée sur tant de travail — pour que les vêtements de ses enfants ne vinssent point à blesser son amour-propre de mère, — que son front de trente-six ans avait déjà quelques rides, et que ses lèvres ne savaient pas toujours se refuser au murmure.

Jean, le fils aîné, robuste garçon de quinze ans, sorti des écoles avec une instruction plus qu'ordinaire, grâce à son zèle pour l'étude qui en avait fait le favori du maître, et, sous la direction de son père, commençant à se familiariser avec les travaux d'ébénisterie qu'il voulait apprendre aussi.

Louise et Marie enfin, fraîches petites filles de dix et de sept ans, insoucieuses de tout, comme on l'est à cet âge ; travaillant le moins possible chez les bonnes sœurs, mais douées d'une facilité qui défendait l'inquiétude sur leur légèreté, et promettait pour l'avenir.

Il y avait dans cette famille tous les éléments de bonheur et de tranquillité nécessaires, tant que le chef pourrait y apporter son salaire — assez élevé, du reste, — car il était un des meilleurs ouvriers ébénistes de la ville.

Certes, il fallait une grande économie pour que ce salaire fit face à toutes les exigences domestiques, mais Marthe savait par nécessité cette science précieuse.

Son fils et ses filles, proprement vêtus, faisaient honneur à son goût, et, à entendre les autres mères, elle était la plus heureuse des femmes du voisinage.

Le regard du monde ne peut juger que la superficie des choses. Sans doute l'intérieur de nos bons ouvriers était exempt des misères que traînent après eux le vice et le désordre ; le père ne détournait jamais pour des dépenses coupables ou inutiles une partie de son salaire, et les enfants n'avaient point cette indocilité qui attriste le front maternel, et appelle des paroles d'impatience ou de colère sur les lèvres du père.

Mais l'absence du vice, si elle suffit pour éloigner les plus grands maux, ne suffit pas pour faire le bonheur d'un intérieur de famille. Il y faut la présence et la pratique de ces vertus intimes qui le rendent agréable et séduisant, de ces douces vertus d'abnégation, d'indulgente tolérance et de dévouement. Et c'était là ce qui manquait chez Marthe et Julien.

Tous les deux, pleins d'amour pour leurs enfants, ne savaient point donner à leur amour cette expansion

qui en fait jouir doublement. Les sacrifices, qu'il fallait s'imposer si souvent, coûtaient à la nature, et on ne savait point le dissimuler.

Julien avait une certaine rudesse de mœurs, sous laquelle il était difficile de voir ses qualités solides, et parfois des mouvements d'humeur qui, loin d'attirer vers lui ses enfants, les éloignaient tremblants et craintifs.

Marthe ne savait point accoutumer ses filles à cette confiance sans bornes qui resserre les liens entre les parents et leurs enfants. Prompte à l'impatience, elle avait souvent réprimandé pour de légères fautes, et les petites étourdies, si souvent récidives, dissimulaient au lieu de l'avouer avec cette ingénuité, qui est la plus belle parure de l'enfance, la nouvelle faute qu'elles pressentaient devoir amener une correction.

Sans chercher à se rendre compte de ce qui faisait son intérieur froid et sans charmes, Marthe en éprouvait un véritable malaise.

Le repas du soir, qui réunissait la famille, souvent s'achevait sans que le père eût parlé.

Il sortait ensuite avec son fils, et au retour il trouvait Louise et Marie endormies et sa femme courbée sur le travail, et fatiguée d'ennui plus que d'assiduité.

Cette fatigue lui venait de la solitude et du manque d'encouragement.

Les jours s'écoulaient ainsi, uniformes et tristes, lorsque la naissance d'un quatrième enfant vint apporter quelque changement à leur monotonie.

Ce changement fut d'abord un peu plus de souci sur le front de Julien, quelques soupirs de la poitrine oppressée de Marthe, et, dès l'abord, de la joie pour les enfants, qui ne songeaient point aux nouvelles dépenses ni aux sollicitudes exigées, mais seulement aux jeux et aux folâtres ébats.

Quelques jours après, en enveloppant son nouveau-né de langes d'une éclatante blancheur, Marthe jeta un cri, mais ce cri fut sans écho.

Elle était seule.

La pauvre mère venait de s'apercevoir que cet enfant, outre sa constitution frêle qu'elle avait remarquée déjà, avait le pied droit infirme, et, selon toute apparence, ne pourrait jamais marcher qu'avec peine.

Elle versa quelques larmes, prit entre ses bras la pauvre petite créature, et alla chercher du médecin une triste confirmation à son pressentiment sinistre.

Le soir venu, elle attendit son mari avec anxiété, lui dit en pleurant encore :

« Vois, Julien, le présent que Dieu nous a fait, » et déposa sur ses genoux le petit René.

Julien le regarda, palpa ce fragile petit pied, contourné par une déviation à la cheville, remit l'enfant à Marthe sans mot dire, et fit de grands pas dans la chambre.

Les enfants voyant pleurer leur mère se mirent à pleurer aussi, et le spectacle était triste.

Tout à coup Julien, comme revenant à lui-même, dit à sa femme :

« Eh bien, Marthe, cet enfant n'est pas cause si Dieu nous afflige en lui : nous travaillerons plus rude, et il ne manquera de rien.

— Oh ! mon ami, répondit Marthe, tes paroles me consolent, » et elle essuya ses larmes.

A partir de cette heure, un changement subit s'opéra dans le modeste ménage. On eût dit qu'avec le pauvre être infirme et souffrant, Dieu avait envoyé plus de résignation, de douceur et d'intérêt réciproque.

La présence de René faisait reluire pour la mère comme un continu rayon de soleil. Les journées n'étaient plus solitaires ; il fallait tant de soins incessants, et c'était un délassément si doux que les caresses prodiguées à ce frère enfant, qui s'essayait déjà à les rendre.

Julien trouvait aussi plus d'attrait sans doute à sa demeure, car il ne sortait que rarement le soir et les jours sans travail.

Il allait même, — chose inouïe jusqu'alors, — jusqu'à proposer à Marthe de l'aider dans ses mille occupations, ou de tenir l'enfant entre ses bras pendant qu'elle s'y livrerait.

C'était une chose touchante à voir que ce père, robuste et vif, se faisant doux et patient pour ne point blesser la fragilité de son fils, qui commençait, après quelques mois, à lui sourire et à jouer avec sa chevelure touffue. Ce doux fardeau lui était souvent disputé par les jalouses petites sœurs, forcément plus raisonnables, et par le frère aîné, devenu attentif et prévoyant envers sa mère, qu'il voyait accablée par un travail toujours renaissant.

« Oui, nous t'aimerons davantage, disaient-ils tous, puisque tu auras dans la vie plus de privations et de souffrances. »

Ce fut une chose pénible cependant, à l'âge où les enfants essayent leurs forces, de se convaincre encore plus de l'impuissance du petit René à former un seul pas régulier...

Mais Marthe étouffa sous de nombreux baisers prodigués à l'enfant cette pensée d'affliction, et la sérénité du foyer domestique n'en fut point troublée.

Quelques années s'écoulèrent ainsi.

René grandissait à vue d'œil, mais il était d'une délicatesse extrême. Ses yeux bleus avaient une langueur secrète ; des cheveux blonds, rares et fins, ondoyaient sur son cou, et ses petites mains blanches étaient si amaigries qu'elles faisaient peine à voir.

Jamais cependant nos époux n'avaient fait pour leurs autres enfants les sacrifices qu'ils s'imposaient pour celui-ci.

Les mets plus substantiels et plus délicats, les vêtements plus fins et plus chauds, les petites friandises n'étaient point épargnés ; mais, comme le disait Julien qui avait trouvé de la foi et de la résignation dans sa douleur paternelle, Dieu nous l'a donné faible, nous ne pouvons pas le rendre fort.

En revanche, l'intelligence de René était développée extraordinairement, comme il arrive souvent chez les enfants d'une constitution malade.

Il n'avait que cinq ans à peine, et sollicitait de son frère, devenu presque un homme, et de ses sœurs, qu'on remarquait pour leur gentillesse simple et gra-

cieuse, de petites leçons de lecture et des explications sur mille et un objets dont sa curiosité enfantine ne pouvait encore se rendre compte.

Le père et la mère écoutaient en souriant, et, certes, on n'eût point reconnu en eux les gens taciturnes d'autrefois.

Jean avait fait pour René de petites béquilles légères et un petit siège à roulettes.

Les deux sœurs, Louise surtout, qui commençait à montrer le goût d'une bonne ouvrière, lui faisaient ses vêtements avec une coquetterie inusitée dans la modeste maison.

Le père, le dimanche et les soirs d'été, le menait au grand air, lui donnait des fleurs, et lui avait mis en cage un joli petit oiseau dont le gazouillement le faisait bondir d'aise.

Marthe l'entourait de tout ce que l'amour maternel peut imaginer d'affectueuses prévenances, et n'eût point changé pour le plus robuste fils le triste présent que Dieu lui avait fait.

Le petit malade, se voyant l'objet de tant de sollicitude et d'attentions délicates, dilatait son cœur à la reconnaissance, et n'avait point assez de caresses pour tous les êtres qu'il aimait tant.

Dieu sait bien ce qu'il fait.

Cet enfant qu'il avait envoyé à une famille sans autre avenir que le pain de chaque jour gagné dans les sueurs, et qui leur était apparu comme une charge pénible, était devenu un lien entre tous les membres de cette même famille, presque étrangers l'un à l'autre jusque-là dans les douces relations de bienveillance mutuelle.

« René est pour nous un trésor, disait Julien ; sa présence seule nous tient lieu de richesse, et illumine notre sombre demeure.

— Oui, répondait Marthe, si vous êtes attardé le soir à vos travaux, René me parle de votre retour, et m'en fait supporter l'attente.

— Moi, ajoutait la folle et vive Marie, je suis bien sûre que les anges du ciel lui ressemblent. »

Et la pauvre mère tressaillait à ce mot, car elle avait bien peur en effet que sa ressemblance avec les anges ne fût un présage de son retour près d'eux.

L'automne arriva, le septième de René.

Cet automne était froid et brumeux. Les feuilles tombaient des arbres, hâtées par le vent continu qui soufflait avec violence.

Marthe, moins gaie, considérait avec effroi son pauvre petit infirme, de plus en plus affaibli. Il n'avait plus qu'à de rares intervalles ce petit babil gracieux qui la charmait tant ; les petites béquilles abandonnées n'étaient plus utiles à soutenir le corps débile, qui n'avait point de force en lui-même, et une toux sèche, fréquente et prolongée lui résonnait au cœur comme un pressentiment de mort.

Julien s'aperçut vite de l'inquiétude trop fondée de Marthe, et affligé lui-même d'une douleur sans espérance, il chercha à en ranimer un peu dans l'âme de la mère désolée.

Jean et ses sœurs dissimulaient aussi leur cruelle angoisse, mais tous intérieurement souffraient beaucoup.

Trop jeune pour connaître et pressentir le danger, René, lorsqu'il était triste et silencieux, n'obéissait qu'à la souffrance.

Mais aussitôt qu'une heure de sommeil lui avait

rendu une apparence de forces, il souriait de nouveau, jouait avec son oiseau et demandait des fleurs, aussi rares, hélas ! que ses moments de bien-être.

Le médecin avait averti Julien du malheur inévitable et prochain qui allait fondre sur eux, et le soir de ce jour-là, en rentrant chez lui, il avait trouvé Marthe à genoux près du berceau de l'enfant malade, priant et écoutant la respiration saccadée de la faible poitrine.

Julien s'était agenouillé près de Marthe, avait prié de cœur avec elle, et s'était relevé plus fort.

« Petit père, lui dit l'enfant, qui se réveilla subitement, il y a bien longtemps que tu ne m'as conduit dans les prés, et que je n'ai vu le soleil... »

Julien mit la main sur les lèvres de Marthe, qui allait éclater en sanglots, et répondit :

« Bientôt, mon René, tu iras voir un soleil qui ne se couche point et des prés où fleurissent des fleurs immortelles.

— Tout de suite, père, si tu veux, car je trouve la chambre basse et étroite.

— Mais ton père, ta mère, Jean et tes sœurs ne seront point là avec toi, mon fils ; ils iront t'y rejoindre plus tard.

— Eh bien, j'attendrai qu'ils soient prêts à partir, je ne veux point les quitter... »

Et l'enfant, dont les yeux brillaient de l'éclat d'une fièvre violente, retomba sur sa couche.

Cependant les remèdes coûtaient beaucoup. Il fallait, jour et nuit, un feu pétillant dans l'âtre, et une nourriture solide pour les sœurs qui veillaient tour à tour, et cependant travaillaient avec assiduité.

Le salaire du travail de quatre personnes suffisait, mais il fallait des privations fréquentes.

Les vêtements se portaient plus fanés : Louise et Marie, de leur propre mouvement, retranchaient de leur toilette si simple déjà, et le bon Jean se privait de petits ouvrages écrits pour l'instruction du peuple, et où il puisait son unique délassement.

Le jour de Noël, René voulut se lever ; il était guéri, disait-il, et sur les genoux de sa mère, sa petite tête, sans soutien, s'appuyait sur son épaule.

Julien, sorti quelques instants, rentra aussitôt. Il venait d'acheter, chez le cirier voisin, un Enfant Jésus, aux couleurs de rose et aux cheveux bouclés, qu'il présentait à son fils :

« Merci ! s'écria l'enfant. Que tu es bon, père, et qu'il est joli ! »

René tout le jour embrassa son Enfant Jésus, babilait presque comme autrefois, et se fit redire dix fois par ses sœurs l'histoire de la crèche.

Le soir, il y avait presque de l'espoir sur tous les fronts, hors sur celui de Marthe, que son instinct maternel avertissait de se méfier de ce semblant de mieux.

En effet, la nuit fut agitée : la toux convulsive était presque sans interruption, et l'insomnie accablante pour un si grande fragilité.

Personne ne se coucha.

Le médecin, introduit par Jean longtemps avant le jour, hocha la tête, et ne donna point de nouvelle ordonnance.

Le lendemain, l'atelier de Julien et le magasin des sœurs étaient fermés encore, et le lit de l'enfant fut entouré de tous ceux qu'il aimait.

A midi, un rayon de soleil, brillant comme à regret, se fit jour dans la chambre, et vint scintiller sur le berceau chéri.

L'enfant voulut parler, mais ne trouva plus de voix ; il étendit ses petites mains à ce rayon de soleil, sourit, et s'endormit pour jamais... Il était allé retrouver les anges auxquels il ressemblait.

Marthe pleura longtemps sur le sein de Julien, qui trouva, pour apaiser ses douleurs, des paroles de foi et d'espérance, car la foi lui était venue avec la naissance de René, et l'espérance avec sa mort.

L'enfant, quoique envolé au séjour éternel, laissa de lui quelque chose sur la terre.

On parla de lui tous les jours ; on n'oublia aucune de ses actions et de ses paroles ; on ne perdit point le souvenir de son angélique douceur ; mais ce qu'on ne perdit point surtout, fut l'habitude de l'abnégation, du dévouement, la pratique de toutes les vertus domestiques, qu'on devait à ce petit être si délicat.

Jamais Julien et Marthe n'avaient eu l'un pour l'autre plus d'affection et d'égards, et leurs enfants ne les avaient jamais entourés de plus d'amour.

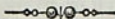
Une petite croix de marbre et des fleurs marquèrent la place de René au séjour du repos, et furent le but de toutes les sorties du dimanche.

Peu à peu, les larmes se tarirent ; le souvenir et l'espoir comblèrent le vide immense, et le bonheur dont la naissance d'un enfant infirme avait été la source, ne cessa point d'habiter sous le toit où Dieu l'avait confié pour si peu de jours...

Enigme Historique.

Quel est le roi qui arracha son peuple à la domination étrangère, lui donna des lois, l'instruisit, le civilisa, et peut être compté à la fois au nombre des saints, des héros et des poètes de son temps ?

ROMANS



— Je suis on ne saurait plus content de mon nouveau garde-chasse ; c'est une excellente acquisition que nous avons faite-là ! Qu'en penses-tu, Georges ?

— Que nous n'avons pas lieu de regretter Michel, mon père.

— Parbleu ! je le crois bien ! un gaillard qui me volait mon gibier, qui s'entendait avec tous les coque-tiers de dix lieues à la ronde pour leur vendre lièvres, lapins et jusqu'à mes faisans, mes pauvres faisans ! Il doit s'estimer heureux de n'avoir pas tâté de la police correctionnelle, ce voleur-là !

— Bah ! Leblanc n'en valait guère mieux, mon père.

— Certes, non ; mauvais tireur d'ailleurs, qui faisait tuer mon gibier par les braconniers, et Dieu sait, pour un perdreau qu'on servait sur notre table, combien s'en allaient sans passe-port au marché ! Mais enfin, nous avons ce qu'il nous faut : ce Jacques à bon pied, bon œil, il paraît d'un caractère déterminé, il tire comme saint Hubert, et avec cela il nous fait honneur, il a tout à fait bon air. L'as-tu vu, Edith ?

Edith était occupée à surveiller l'ébullition de l'eau pour le thé, et il sembla qu'un reflet de la braise incandescente se peignit sur ses joues, à cette question de son père. Elle balbutia : Je ne sais, papa... je ne crois pas... — Eh bien ! regarde-le, le voilà qui passe.

Un jeune homme vêtu de vert, le carnier sur l'épaule, le fusil sous le bras, passait sous la fenêtre. Il avait une tournure leste et fière, un beau visage, à la Henri IV, encadré par des cheveux et de longs favoris, d'un blond fauve. Trois grand chiens sautaient autour de lui, et il les apostrophait d'une voix ferme et sonore. — C'est le plus beau garde du pays, dit Georges avec enthousiasme. — Et le plus franc du collier, dit le père avec conviction. Allons, Edith, encore une tasse de thé à ton frère... mais que fais-tu donc ? tu verses le sucrier et le pot à crème dans sa tasse ! tu fais *falbala* ! Sois donc à ce que tu fais, petite... là, là, voilà qui est bien !

Edith s'observa pendant le temps du déjeuner, mais dès que la famille fut dispersée, elle s'en alla rêver dans son appartement. Edith n'avait plus de mère depuis son enfance, elle était livrée à sa propre direction, et Dieu sait quel Mentor léger, inconséquent et frivole on lui avait donné là !.. M. de Belleval, son père, et Georges son frère, beaucoup plus âgé qu'elle, l'aimaient, l'adoraient, la gâtaient à plaisir, mais ne s'en occupaient guère ; leur pensée sérieuse à eux, c'était l'exploitation agricole, mêlée aux plaisirs rustiques ; cette petite enfant, devenue plus tard une belle jeune fille, leur était une joie, un repos ; mais absorbés par des projets de fortune et d'avenir, le soin du cœur et de l'esprit d'Edith leur semblait étranger.

Elle avait passé plusieurs années dans un pensionnat à la mode, et là elle avait appris bien des choses, les unes bonnes, les autres mauvaises, et elle en avait emporté surtout un goût vif pour la lecture et pour les conceptions romanesques. Revenue chez son père, celui-ci avait cru bien faire en lui donnant pour compagne une jeune fille un peu plus âgée qu'elle, nommée Jenny Guilherm, que d'honorables recommandations présentaient comme un guide sûr et une institutrice distinguée. Les deux jeunes personnes s'entendirent bientôt, mais Jenny, quoique plus âgée qu'Edith, n'était pas plus raisonnable : elle aimait, autant que son élève, la molle indolence, les songeries creuses, les folles lectures, et son arrivée au château ne changea rien à la vie qu'Edith s'était faite : Les longues promenades, la rêverie dans les bois, la douce musique le soir, aux étoiles, les lectures solitaires continuèrent leur cours. Elles lisaient toutes deux, mais elles avaient en littérature des goûts fort opposés ; Jenny était *classique* ; elle lisait de préférence les romans de l'école anglaise ; elle aimait ces interminables récits où l'on voit de timides orphelines, des jeunes filles pauvres et persécutées, de jeunes maîtresses de musique, de belles institutrices, remplissant six volumes du détail de leurs aventures, frappant d'un subit et éternel amour lords, ducs et comtes, et finissant enfin par rentrer triomphantes, après un heureux mariage, dans le château qui avait vu leur misère et leurs humiliations. Elle se nourrissait de cela. Edith au contraire était de l'école romantique française ; les *prolétaires* étaient ses héros : elle lisait des romans et des drames où apparaissaient de spirituels meuniers, des menuisiers de génie, des paysans qui en auraient remontré en fait de musique à Mozart, en fait de poésie à Lamartine, des valets hommes d'état ; elle n'aspirait pas à monter, mais à descendre ; il lui fallait à tout prix quelques génies méconnus qu'elle pût élever, un proscrit à sauver, un brigand à défendre, ou même, faute de mieux, un ouvrier à enrichir. C'étaient là ses rêves ; mais comme les héros de romans, si charmants qu'ils soient, n'existent que sur le papier, comme il faut, au bout de quelques temps, un corps à tout songe, Edith se lassa de penser aux Bénédict et aux Ruy-Blas, et elle regarda autour d'elle afin de découvrir son idéal. Elle remarqua d'abord un petit pâle qui menait souvent ses vaches sur la lisière du bois de son père, mais elle apprit que le gentil berger allait se faire garçon boucher... Illusion perdue ! elle essaya de se monter la tête pour quelques autres enfants du village, mais elle n'y put réussir : le bon sens, la modestie naturelle luttèrent en elle contre la corruption de l'esprit, engendrée par les livres ; peu à peu,

elle se serait dégoûtée peut-être de cette triste recherche, lorsque le nouveau garde-chasse attira son attention. Il était beau, il était jeune, il avait cet air militaire qui plaît toujours, et les fonctions qu'il remplissait, en l'élevant au-dessus de la domesticité, ajoutaient à son prestige. Souvent elle l'entendait vanter par son père ou par son frère, car Jacques, non-seulement était adroit tireur, mais il était brave, probe et zélé. Il avait, au péril de sa vie, tué une louve et un vieux sanglier; les braconniers le trouvaient inflexible: il se moquait de leurs menaces, il évitait leurs pièges, et il bravait hardiment, pour remplir son devoir, et coups de bâton et coups de fusil. En fallait-il davantage? n'était-ce pas un héros? Seulement, Edith hésitait: elle n'était pas sûre de son idéal, quoique elle ne l'en aimât pas moins. Jacques était-il bien, ainsi qu'il le disait, fils d'un garde champêtre et d'une pauvre lingère? Ne serait-il pas, par hasard, quelque grand seigneur déguisé, ou quelque proscrit illustre, un Polonais, par exemple? L'histoire et la mythologie n'étaient-elles pas remplies de traits semblables? n'avait-on pas vu Apollon chez Admète, le roi Alfred conduisant les troupeaux et Gustave Wasa travaillant aux mines de la Dalecarlie? Ces pensées flottaient sans cesse dans l'esprit de la pauvre jeune fille: l'avenir l'inquiétait peu; Jacques l'aimait, ceci était hors de doute, et il saurait briser les obstacles qui s'opposeraient à leur union, soit en révélant sa naissance, soit en rendant à son père, à son frère, à elle-même un de ces éminents services qui nivellent les distances. Dans les livres, n'est-ce pas toujours ainsi? Elle croyait d'autant plus à l'amour de Jacques qu'il avait pour elle des attentions dont jamais ses devanciers, Michel et Leblanc, ne s'étaient avisés. Il lui rapportait souvent d'énormes bouquets de fleurs des bois, qu'elle arrangeait avec le plus grand soin dans les grands vases du vestibule, ou des corbeilles de mûres sauvages, ou des oiseaux pour sa volière. Un jour, il revint avec un joli petit écureuil vivant qu'il offrit à Edith, sans mot dire, et en accompagnant son hommage d'un salut aussi gauche que respectueux. Mais aux yeux d'Edith sa gaucherie n'était que feinte; le respect seul subsistait, et trahissait involontairement l'amour le plus tendre. On croit si facilement ce qu'on désire, et la jeune fille rêvait ainsi, tout en attendant avec une certaine impatience l'instant de la déclaration, qui devait dépasser ce qu'elle avait lu de plus beau dans ses innombrables lectures.

De son côté, Jenny rêvait aussi.

Les mois se passaient; aucun événement nouveau ne venait donner raison aux songes des deux jeunes filles; forcées de se rabattre sur la réalité, elles se préoccupaient d'une fête que M. de Belleval voulait donner pour célébrer le mariage d'une de ses nièces, et un soir on causait en famille des préparatifs, lorsque tout à coup le baron se frappa le front et dit en riant: — Mais j'oubliais!..... nous aurons deux noces à la fois..... c'est une fureur de mariage autour de nous..... Jacques, mon garde-chasse se marie..... Edith rougit jusqu'au front: elle crut que le moment décisif était arrivé, que Jacques avait parlé et qu'elle allait apprendre son nom et sa naissance. Le baron poursuivit: — Il m'a demandé ma permission pour se marier, mais comme je ne tranche pas du seigneur féodal, je n'avais rien à voir là-dessus, je me suis borné à le féliciter et à lui dire que je me chargeais

des frais de la noce. — Et qui épouse-t-il, mon père? — Il épouse Madelon, la fille de basse-cour.... celle qui soigne si bien ta volière, Edith. C'est une brave petite fille, et qui fera une excellente ménagère. Elle a quelque bien, d'ailleurs, qui lui vient de sa mère. — Et Jacques ne quittera pas notre service, mon père? — Certes non! la maison du garde est assez grande pour le loger, lui, sa femme et une douzaine de marmots. Madelon élèvera de la volaille et ira la vendre au marché d'Alençon; ils vivront fort à l'aise. J'ai résolu de les marier le jour même où nous offrons à ma nièce notre petite fête! Il y aura grand dîner à l'office, bal champêtre sur la pelouse pour Jacques et ses invités, et la joie de ces braves gens ajoutera à la nôtre.

Le baron continua à deviser, pendant qu'Edith, atterrée, humiliée, baissait la tête sur sa broderie et s'efforçait de travailler d'une main tremblante afin de cacher son agitation. C'était donc là son héros! Elle avait été, en son cœur, la rivale d'une gardeuse de dindons! Elle avait aimé un domestique! le bandeau tombait enfin, quoique un peu tard... Mille pensées d'orgueil la torturaient; elle se sentait si abaissée, si avilie à ses propres yeux! Aucun sentiment doux ne se mêlait à ses regrets, et les larmes de l'impatience, de la honte, de la vanité blessée mouillèrent plus d'une fois son oreiller, pendant la nuit qui suivit cette conversation. Le lendemain, les jours suivants, elle ne put, sans un embarras mêlé de colère, rencontrer l'innocent garde-chasse, qui la saluait plus respectueusement que jamais. Madelon aussi se trouvait sur ses pas, et, plus hardie que son fiancé, elle osait parler à la demoiselle. Elle la trouva un matin près de la volière, où les colombes, les chardonnerets, les rouge-gorges, les bouvreuils conquis par Jacques, roucoulaient, sifflaient, chantaient à l'envi, remplissant l'air d'une harmonie sauvage et agréable à la fois. — Mamzelle, dit Madelon en faisant une belle révérence, je voudrais bien que vous me permettiez de continuer à soigner vos oiseaux lorsque je serai mariée à Jacques..... Ces bestioles me connaissent, ça leur ferait de la peine de ne plus me voir, et moi aussi.... dites, mamzelle, vous voulez bien? — Si vous le voulez, Madelon, répondit Edith avec quelque sécheresse. Puis un sentiment meilleur se fit jour dans son âme; le regard naît qu'attachait sur elle la petite paysanne, la sincérité de sa proposition la touchèrent, elle se dit en elle-même: — Pourquoi lui en vouloir? Est-elle cause de ma folie?.... Et reprenant un air plus gracieux. — Merci, Madelon, j'accepte avec plaisir, car jamais mes oiseaux n'ont été si bien soignés! — Oh! que Jacques sera content! il aime tant ses maîtres! et vous ne savez pas, mamzelle? il élève deux rossignols pour vous faire plaisir, deux petits qu'il a pris dans le nid.... ils sont jolis itout.

Edith sourit assez naturellement: « Viens me trouver dans ma chambre, Madelon, dit-elle, je te donnerai une robe, un col et un mouchoir. Viens tantôt. — Merci, mamzelle, je n'y manquerai pas.... »

Cette conversation fit du bien à Edith. Il y a dans la présence d'un être humain, fût-ce celui que l'on croit haïr, un charme puissant; on se trouve désarmé en sa présence; le regard, la voix, le sourire agissent comme par une bienfaisante magie; la sympathie de l'homme pour l'homme se montre, et

le cœur qui ne s'est pas volontairement endurci, sent à ce contact se fondre les passions mauvaises.

Édith l'éprouva : l'irritation qu'elle ressentait contre le pauvre garde et son humble fiancée tomba ; une lumière à la fois vive et douce éclaira sa conscience, l'orgueil s'enfuit, les pensées romanesques tombèrent, la modestie, la fierté virginale reprirent leurs droits ; Edith pleura encore, mais ce fut de repentir et non de regret.

Le jour de la fête arriva ; on fut satisfait au salon et très-joyeux sur la pelouse ; Édith, d'abord un peu triste, finit par danser de tout son cœur. La soirée était déjà avancée ; la jeune fille se trouvant fatiguée, cherchait son institutrice afin de regagner avec elle leur appartement ; elle ne la vit pas dans les salons, et s'avança sur le balcon qui faisait le tour du château. La musique des contredanses ne lui parvenait plus qu'adoucie ; elle jeta les yeux sur le parc illuminé à la vénitienne ; la noce de Jacques dansait sur les gazons au son des instruments champêtres ; à les voir de loin, aux lueurs bleuâtres des lampions, on aurait dit des groupes de fées et de gnomes qui menaient la danse nocturne.... Édith détourna la tête et soupira au souvenir de sa folie. Un soupir répondit au sien et fut suivi d'un sanglot étouffé. Elle tourna l'angle du balcon et vit dans l'ombre une figure qu'à sa taille élancée et à sa robe blanche elle reconnut aussitôt. C'était Jenny, Jenny qui pleurait. Édith courut vers elle. — Qu'avez-vous, ma chère demoiselle ? S'écria-t-elle. Jenny garda le silence et continua de pleurer. Enfin, vaincue par les instances et les caresses d'Édith, elle dit en se cachant la figure : — Est-il vrai que M. Georges doit se marier bientôt ? On le disait dans la salle du bal. — Sans doute.... on avait gardé le silence sur ce mariage, parce que ma future belle-sœur, Valentine, était trop jeune.... Mais cela se fera bientôt, et j'en suis contente, Valentine est si bonne ! — C'est donc vrai ! c'est donc vrai !

Ce mot, répété avec douleur ; éclaira Édith ; elle aussi soupira, et, par quelques questions faites avec ménagement, elle amena Jenny à lui avouer ses rêves, rêves dont de pernicious romans étaient l'unique cause. Les attentions que tout homme bien élevé témoigne à une femme avaient paru à la pauvre institutrice des gages irrécusables d'amour ; elle avait bâti là-dessus ses songes d'or, et le fantastique édifice s'écroulait sans qu'elle pût accuser de la ruine un autre coupable qu'elle-même : — Je quitterai le château, je ne pourrais plus y vivre ! s'écria-elle enfin.

Les sons des deux orchestres arrivaient en ce moment plus vifs à l'oreille des jeunes filles, et semblaient se rire de leur honte et de leur douleur. Toutes deux pleurèrent, mais un sentiment différent faisait couler leurs larmes : Edith s'accusait elle-même, et Jenny accusait le monde et la destinée.

Bien des années s'étaient écoulées. Édith était mariée, et la miséricorde de Dieu avait permis qu'elle trouvât un mari aimable et bon, sur qui elle avait reporté les tendresses errantes de son âme ; de plus, ce mari était sincère chrétien, et, accomplissant la

douce prédiction de saint Paul, il avait incliné le cœur de sa femme vers les doctrines et les œuvres qui lui étaient chères. Édith était femme et mère de famille exemplaire, et les œuvres de charité trouvaient en elle un appui dévoué. Telle avait été sur son âme l'influence d'un mari dont elle révérait les lumières, et dont l'affection était sa joie. Elle passait une partie de l'hiver à Paris. Il y a peu de mois, pendant l'hiver dernier, elle fut chargée, au nom de l'œuvre de la *Miséricorde*, d'aller visiter une pauvre femme dont on lui donna l'adresse. C'était dans un quartier perdu ; Édith, habituée à de pareilles expéditions, monta résolument l'escalier délabré et parvint à une petite chambre au cinquième étage. Elle y vit ce qu'elle voyait souvent : une pauvreté absolue, qu'une propreté rigoureuse ne déguisait pas. Une femme était assise auprès de la fenêtre et fatiguait ses yeux rougis sur une fine broderie. Elle leva la tête, et ni elle, ni Édith n'eurent de peine à se reconnaître. La pauvre femme était Jenny Guilherm, fatiguée, vieillie, et surtout accablée de tristesse. Elles causèrent avec abandon ; le cœur d'Édith était plein d'effusion compatissante, elle la déversa sur son ancienne amie, qui prit confiance, en voyant une charité qui ressemblait à l'amitié : — J'ai été bien malheureuse, dit-elle, la folle du logis m'a joué de bien mauvais tours, je ne reconnais maintenant. Vous savez combien j'ai-mais la lecture ? en vous quittant, je fus placée dans une famille distinguée : la mère de mes élèves, femme très-grave et très-pleuse, s'aperçut que je lisais des romans ; elle me pria de renoncer à cette habitude, je n'obéis point ; je fus congédiée. Dans une autre maison, j'eus le même sort. Alors mes protecteurs se lassèrent de me recommander : je fus tour à tour sous-maitresse, dame de compagnie, demoiselle de magasin, enfin.... ouvrière.... mais, dans toutes ces positions, il arriva, je le reconnais, que je donnai trop d'heures à la lecture au détriment de mes devoirs, et que, chose plus grave encore, je me compromis par les rêves de ma pauvre imagination qu'exaltaient ces mauvais livres. J'ai bien souffert ! je n'ai vécu dans le monde réel que pour en sentir les aspérités ; mes ambitions ont été déçues, mes illusions dissipées, mes affections mal placées et méconnues, je n'ai pas su tirer parti des ressources, des petits talents que je possédais ; et tout cela, ce sont les romans qui en sont cause. Oh ! que ces chimères, que ce prestige de l'inconnu m'ont égaré ! qu'il est dur de vieillir et de se dire : — Je me suis trompée, je suis malheureuse et par ma faute ! et mes pauvres élèves, à qui j'ai donné cet exemple ! cette idée me fait mal.

— Consolez-vous, dit Édith, Dieu vous pardonnera cette faute. J'ai beaucoup aimé les lectures frivoles aussi ; mais mon mari m'a guérie de cette fantaisie, et à nous deux nous tâcherons de réparer les maux que ces livres vous ont faits.

Édith a tenu parole : elle a procuré à Jenny une position douce et facile, et tous les jours elle remercie Dieu qui l'a sauvée d'elle-même, des folies de sa jeunesse et des héros de romans.

MATHILDE BOURDON.



LE PROGRÈS MUSICAL.

N° 9.

Le catalogue de notre livraison de septembre contient des morceaux de musique de piano à quatre mains, parmi lesquels nous recommandons *les Perles d'Italie*, de Rosellen. — Comme musique de piano de moyenne force, nous citerons *le Ballet Louis XIV*, de Brisson. — *L'Age d'or*, de

Leduc, est un recueil d'études qui convient parfaitement aux jeunes commençantes.

Dans la musique de chant, nous appelons l'attention de nos abonnées sur les charmantes mélodies de M. Biletta.

REVUE MUSICALE

M^{me} DESBORDES VALMORE. — M. PANSEON. — ROGER. —
M. SAIN D'AROD. — NOUVELLES.

Rien aux théâtres, rien aux concerts ! et il faut cependant, chères lectrices, qu'en vertu de mes très-solennelles promesses, je vous donne ce mois-ci, comme à l'ordinaire, un compte rendu des nouveautés musicales. Comment demander à la terre desséchée par un soleil tropical une goutte d'eau pour rafraîchir vos lèvres ? Comment faire éclore de fraîches roses sur un sol où il ne peut pousser que des chardons ? Voici de ces difficultés auxquelles on ne peut comparer que le double problème de la quadrature du cercle et de la pierre philosophale. Mais parce que les artistes voyagent, que les compositeurs dorment et que les opéras sont enterrés, s'ensuit-il que je n'aie plus rien à vous dire ? non, Dieu merci, la langue d'une femme ne s'en va pas pour si peu dans le monde des muets. Pourquoi ne causerions-nous pas un peu de poésie, cette sœur chérie de la musique, cette fille de la nature toujours jeune et charmante quoique elle ait été baptisée par le vieil Homère ? Une philosophe célèbre de la Grèce, Lasthénie, disait de la poésie qu'elle est la musique de la parole. C'est une grande vérité ; nous pouvons donc bien en parler sans sortir de la famille. Mais tout en devisant de poésie et de musique, tout en essayant de sourire, je me sens oppressée d'une insurmontable tristesse ; et si je n'avais peur de faire voltiger devant vos yeux certains papillons noirs dont on redoute la présence, je vous avouerais qu'une grosse larme vient de tomber sur le papier où je trace ces lignes d'une main agitée et tremblante. C'est que je veux vous parler aujourd'hui d'une femme dont la tombe vient de se fermer, d'une femme d'un grand cœur et d'un grand talent, que j'ai connue, que j'ai aimée et que je pleure. Pauvre oiseau que nous avons entendu chanter sous les ombrages de sa vallée natale ! il a replié ses ailes, il a soupiré sa dernière note mélodieuse :

« Enfin l'été s'incline et tout va pâlissant ;
« Je n'ai plus devant moi qu'un rayon solitaire. »

Puis le jour s'est voilé d'ombre pour lui, puis il a regardé une dernière fois ses fleurs chéries, sa branche cachée, son nid de mousse, et il est mort !!!

Génie charmant, à la fois sérieux et léger, plaintif et consolant, énergique et rêveur ! c'était bien le génie lyrique dans ses formes les plus gracieuses et les plus variées. En un mot, ce poète aimé pendant sa vie, pleuré après sa mort, c'était Marceline Desbordes Valmore ; c'était, comme l'a dit M. Sainte-Beuve, l'André Chénier femme avec un peu moins d'art, peut-être, avec beaucoup de sensibilité à coup sûr.

L'avenir du monde, la souffrance de ses semblables, les grandeurs de la nature, les conseils aux petits enfants, l'air pur, les fleurs, les sources murmurantes, voilà dans quels sujets magnifiques et simples Marceline a puisé ses élégies pénétrantes, ses idylles gracieuses et ce remarquable recueil de romances que Garat, Paën et Pauline Duchambge ont mises en musique. Tout était souverainement bon dans ce cœur de femme. Son regard était imprégné d'une douceur ineffable, sa voix était tendre et un peu triste, et dans l'étreinte de sa main on sentait toute la chaleur de son âme.

Elle n'est plus ! Poètes, enveloppez vos lyres d'un crêpe funèbre ; petits enfants, mettez-vous à genoux et priez ; et nous, femmes, relisons ensemble ces créations esquises où se trouvent tous les parfums de la vraie poésie, tout le charme sérieux des sentiments élevés, toutes les délicatesses d'une nature généreuse et tendre.

Hélas ! la dernière couronne est à peine posée sur cette tombe, qu'un nouveau glas de mort a retenti. Pour qui cette fosse que l'on creuse ? d'où vient cette foule muette au milieu de laquelle on remarque Auber, Halévy, Ambroise Thomas, Elwart et le baron Taylor ? Un autre grand artiste vient de s'endormir de son dernier sommeil, Panseon n'est plus. Le Conservatoire impérial a perdu un de ses professeurs les plus anciens et les plus honorables, les salons un de leurs compositeurs privilégiés, et l'humanité un homme de cœur et de talent dont la vie fut partagée entre des

travaux sérieux sur l'art et des actes de bienfaisance.

Vous le voyez, chères lectrices, je voulais vous conduire dans un chemin jonché de roses, et voici que je me trouve entraînée à vous mener avec moi dans l'enclos solennel des morts; jetez-y en passant quelques brins d'immortelles, et continuons notre route. C'est à présent devant un lit d'agonie qu'il faut nous arrêter, pour y déplorer une grande douleur et pour y admirer un grand courage. Mais nous nous en retournerons un peu consolées, car celui que le sort a frappé a le cœur vaillant et l'esprit fort.

Tout le monde sait aujourd'hui le terrible événement qui est venu atteindre l'un de nos artistes les plus éminents et les plus aimés. Roger a été victime d'un de ces vulgaires accidents de chasse dont la prudence humaine n'a jamais su et ne saura jamais se préserver. Il était chez lui, dans son parc de Villiers, ne songeant qu'à procurer un plaisir de plus à des amis qu'il attendait à dîner, et ne se doutant guère qu'il allait risquer presque sa vie. Les docteurs appelés immédiatement ont jugé que l'amputation du bras mutilé par le plomb, le bras droit! ne devait pas être différée. C'est aux témoins à raconter comment l'opération s'est accomplie, comment le grand artiste l'a acceptée et subie avec un courage, une raison, une élévation de cœur et d'esprit vraiment héroïques. Maintenant Roger se porte aussi bien que possible, et l'on espère que la guérison sera prompte. Un nouvel avenir commencera pour lui, qui n'avait que l'embaras du choix entre des propositions d'engagements survenant de toutes parts. Sera-t-il forcé de renoncer entièrement à la scène? Il est encore permis d'en douter. En tout cas, Roger n'est pas perdu pour l'art; ce n'est pas seulement un chanteur, un acteur, un musicien, c'est un homme instruit, un littérateur, un poète élégant, spirituel. Avec les dons qu'il tient de la nature

et de l'étude, il trouvera dans sa seule main gauche plus de ressources que bien d'autres n'en pourraient demander à leurs deux mains.

Le *Te Deum* qui a été chanté à Notre-Dame, à l'issue de la cérémonie religieuse du 15 août, est une composition basée sur le chant de la liturgie romaine, en chœur et avec accompagnement d'orchestre militaire. Cette œuvre, spécialement dédiée à l'armée, et qui est due à l'inspiration de M. Sain-d'Arod, a eu la faveur d'être agréée par S. M. l'Empereur. La partie chorale a été confiée à diverses sociétés orphéoniques, et l'accompagnement au corps de musique de la garde de Paris, ce qui formait un des plus beaux ensembles symphoniques que l'on puisse entendre.

Il y a environ huit ou dix ans, à l'occasion d'une solennité religieuse, nous avons entendu, sous les arcades gothiques de l'église de Saint-Nizier, à Lyon, une messe en musique, dont le souvenir nous restera toujours dans la mémoire. C'était quelque chose d'austère, de large, de grand, qui frappa tous les auditeurs d'admiration; et l'on se demandait de quelle imagination puissante était éclosée cette composition remarquable. Le nom de Sain-d'Arod passait alors sur toutes les lèvres, et l'on pressentait, à partir de cette époque, à quelle gloire ce jeune maître était réservé.

On annonce que le célèbre pianiste Dreysechock écrit en ce moment la musique d'un opéra en un acte, intitulé *Fleurlette ou le Premier Amour de Henri IV*, d'après une nouvelle de Zschokke.

Aimé Maillart a arrangé, pour l'orchestre de Munsard, sa cantate de *la Voie sacrée*. Exécutée deux jours de suite, elle a produit un effet extraordinaire et a reçu à plusieurs reprises les applaudissements des trois mille auditeurs qui se pressaient au Concert Impérial des Champs-Élysées.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

TÊTE DE VEAU EN TORTUE.

Faites cuire une tête de veau comme pour la servir au naturel; coupez-la par morceaux avec soin et en ôtant tous les os; conservez entiers les yeux et les oreilles.

Coupez en morceaux une assez bonne quantité de jambon fumé, faites-le roussir dans une casserole, mouillez abondamment avec du jus ou du bouillon. Mettez un bouquet garni et faites bouillir pendant deux heures. Pendant ce temps, préparez de la sauce tomate, ajoutez-la au jambon, ajoutez aussi du vin blanc, de manière à ce qu'il y ait un tiers de bouillon, un tiers de sauce tomate, un tiers de vin. Poivrez, ajoutez du piment en poudre, mais ne salez pas beaucoup; ajoutez à la sauce des champignons, des truffes coupées en tranches, des crêtes de coq, des fonds d'artichauts, la cervelle de la tête coupée en morceaux. — Lorsque tout cela est cuit, ôtez le jam-

bon, laissez les autres ingrédients; mettez les morceaux de tête de veau, ajoutez des écrevisses et laissez jeter quelques bouillons. Pour servir, arrangez les morceaux avec symétrie au milieu du plat, placez la garniture en couronne, versez la sauce sur le tout. Si celle-ci ne paraissait pas assez liée, on pourrait la lier avec un peu de féoule au moment de servir.

(Maison rustique des Dames.)

CRÈME À LA VANILLE ET AUX FRAISES.

Faites une crème à la vanille bien aromatisée, versez-la dans un vase à goulot, un pot au lait par exemple; prenez des fraises des bois, réduisez-les en pâte, à l'aide d'un pilon de bois; incorporez dans cette pâte du sucre en poudre, en grande quantité, mêlez bien, et au moment de servir, prenez un plat creux de porcelaine, versez-y d'une main la crème, de l'autre la purée de fraises, de manière à avoir deux zones, l'une jaune, l'autre rose. — C'est un bon et joli plat de dessert.

Correspondance.

BRODERIES.

PLANCHE X. — 1, Barbe en application — 2 et 3, Parure duchesse — 4, Écusson avec A. B. C. L. — 5, M. B. — 6, L. P. — 7 et 7 bis, Pelote ronde avec garniture — 8, R. L. — 9, Mouchoir élégant avec écusson et E. G. — 10, Poignet destiné à la manche numéro 32 — 11, Guirlande pour jupe de mousseline — 12, J. P. — 13, Entre-deux — 14 et 15, Parure au point de poste — 16, *Nisida* — 17 et 18, Coin de taie d'oreiller avec P. M. — 19, Dessin de robe de mousseline — 20, H. A. — 21, S. O. — 22, *Eglantine* — 23, *Isabel* — 24, F. C. R. — 25, Dessin de jupe — 26, *Josephine* — 27, C. B. — 28, Coin de mouchoir avec P. S. — 29, *Inés* — 30, J. S. — 31, C. S. — 32, Manche de mousseline. — 33, N. M.

PATRON.

34, G. M. L. — 35, Écusson avec B. B. — 36 et 37, Lilas en cuir — 38, O. P. — 39, E. V. — 40, L. C. — 41, M. B. — 42, Entre-deux — 43, Cravate au filet — 44, J. W. — 45, Écusson avec J. J. H. — 46, H. P. — 47, *Amanda* — 48, Entre-deux — 49, A. B. — 50, Écusson avec A. G. H. — 51, *Isabelle* — 52, Écusson avec A. G. — 53, Manche de mousseline — 54, L. B. — 55, Pantoufle en tapisserie — 56, L. H. — 57, *Hélène* — 58 à 61, Burnous de poupée — 62 et 63, Manteau dit Bain de mer — 64 à 69, Camisole-paletot ou manteau de nuit — 70 à 73, Tablier d'enfant.

— Hé bien, Jeanne, me plaindras-tu encore de demeurer, pendant le mois d'août, dans cet *affreux* Paris?

— Loin de plaindre ton sort, Florence, je l'ai bien envié, et pour la première fois tu m'as inspiré de la jalousie.

— Cependant...

— Oh! ce n'est pas tout, et comme depuis quinze jours j'ai eu le cœur rempli de mauvais sentiments, il faut que, pour expier ma faute, je te fasse une confession entière : Croirais-tu, Florence, que je t'ai accusée d'indifférence et presque d'égoïsme! C'est qu'en lisant dans les journaux la description des préparatifs qu'on faisait à Paris pour la rentrée des troupes, je me suis mise à désirer le plus ardemment du monde d'assister aux fêtes qu'on devait donner à cette occasion. En vain j'ai prié, supplié ma bonne mère de quitter Dieppe pour huit jours : elle a été inflexible. Je n'avais donc plus d'espoir qu'en toi. Je me flattais en secret que tu nous écrirais d'une manière si pressante, qu'il faudrait céder...

— Je m'en suis bien gardée, car je sais, ma très-chère, que tu as horreur du bruit, de la poussière, surtout des *cohues* etc...

— J'aurais rencontré tout cela, je n'en doute point, mais que de compensations! Aussi, quand le jour s'est levé le 14, je me suis dit que, bien sûr, tu ne pourrais jouir pleinement sans moi et que tu aurais des remords.

— J'ai connu les regrets, mais jamais le remords, disait, il y a quelques jours, un académicien octogénaire; eh bien, Jeanne, moi aussi, j'ai eu quelques regrets de te sentir absente, mais je t'avoue n'avoir pas connu le remords; si tu pouvais soupçonner par quelles épreuves, quelles fatigues et quels tracas il a fallu passer avant d'arriver à jouir du spectacle, ob-

jet de tes désirs, je t'assure que tu ne me jalouse-rais pas, ni ne me reprocherais de ne t'avoir pas ap-
pelée.

— On oublie vite la fatigue, mais on garde toute sa vie le souvenir de pareilles impressions. Au reste, mon imagination s'est évertuée à se représenter ce qu'il n'était pas donné à mes yeux de contempler : par la pensée, j'ai suivi avec nos braves soldats la voie triomphale qui s'étendait de la Bastille à la rue de la Paix; avec eux, j'ai passé sous des arcs de triomphe, devant des panonceaux aux couleurs éclatantes; à leurs côtés, je suis arrivée place Vendôme, devenue un cirque romain; c'est là que mon admiration n'a plus connu de bornes. Diras-tu qu'elle n'était pas fondée?

Quant aux illuminations, elles ont surpassé celles des plus beaux jours. Le jardin réservé des Tuileries était transformé en un lieu magique entouré d'une muraille étincelante de rubis, d'émeraudes, de topazes; les gazons semblaient des tapis parsemés de brillantes paillettes; partout le feu, la lumière, obéissant à la volonté de l'homme, s'élançaient en gerbes, couraient en guirlandes, se tordaient en spirales.

Est-ce la vérité, tout cela?

— Oui, ma chère Jeanne, et tellement la vérité, qu'en t'écoutant je me suis demandé si tu n'avais pas véritablement assisté à ces fêtes splendides.

— Qui sait? peut-être bien qu'une bonne fée m'a prise sur le bout de sa baguette pour me faire admirer toutes ces merveilles.

— Quel air étonné, mon Dieu! tu me rappelles ces femmes effrayées qui, se montrant du doigt le Dante, disaient : « Voyez-vous cet homme qui a le teint noirci? c'est lui qui va en enfer quand il veut, et qui en revient. » Rassure-toi, chère, je n'ai aucune intelligence avec le monde surnaturel, et ce que j'ai vu,

je ne le dois point à mes yeux de chair, mais seulement à l'imagination aidée des fidèles descriptions de nos journalistes.

— Ce qu'ils ne t'ont point dit, c'est l'aspect de Paris pendant les jours qui ont précédé les fêtes.

J'aurais bien voulu, je t'assure, pendant ces jours-là, être petit oiseau et planer dans les airs assez haut pour ne plus entendre les bruits de la cité, et pour être à l'abri de la poussière que soulevaient cinq cent mille émigrants de la province et de l'étranger. Comme vite alors j'aurais couru vers toi, et quel plaisir nous aurions éprouvé à la vue d'un spectacle si nouveau et si varié : au nord, au midi, à l'orient et au couchant, des locomotives font retentir leur infernal sifflement; le sol tremble sous le poids de la lourde machine; on approche : le train passe au milieu du camp de cavalerie établi à Maisons-Alfort, lequel donne une idée de celui de Saint-Maur; on est arrivé... Comme un *torrent déborde*, voyageurs et voyageuses se répandent sur tous les points. Les hôtels regorgent, les maisons sont envahies. Pendant ce temps s'achèvent les derniers préparatifs : le faite des monuments se couronne de drapeaux, de banderoles; les observatoires élevés pour servir au tracé d'un nouveau plan de Paris, sont transformés en tour carrées, crénelées, coloriées, surmontées d'aigles aux ailes déployées.

Sur les boulevards, des nuées de travailleurs élèvent des mâts vénitiens, des colonnes triomphales, construisent des gradins, tendent des draperies; la circulation est interrompue, et pourtant la foule croît à chaque instant : badauds qui suivent le courant, journalistes qui aiguissent leur plume descriptive, curieux et intéressés. Ces derniers contemplent à peine les décorations; ce qu'ils *lorgnent* avec une attention soutenue, ce sont les fenêtres; et n'allez pas croire que les tentures dont on les décore, les festons et les guirlandes dont on les entoure soient l'objet de leur muette contemplation. Non; ce qu'ils considèrent, ces beaux messieurs, ces charmantes dames, c'est la place d'où ils pourront le plus commodément et le plus parfaitement voir passer le cortège. En vain des invitations leur sont faites de toutes parts : « Un magnifique balcon, monsieur; une estrade pour madame. » Quinze cents francs, soixante ou seulement trente, n'est-ce pas horriblement cher!

Ils refusent d'un ton bourru, traversent le boulevard, entrent, et sans même adresser au concierge la question obligée, les voilà qui montent précipitamment, se composant un visage et adoucissant leur voix.

Ah! je comprends, c'est un ami qui va demander à son ami *une toute petite place, pour cinq minutes seulement*.

Heureux habitants des boulevards, vous saviez-vous, dites-moi, entourés de tant d'affections? Le ciel a moins d'étoiles, la mer moins de grains de sable que vous n'avez eu de cœurs dévoués pendant une semaine entière.

En vain vous essayeriez de vous soustraire à l'invasion : si vous fermez votre porte, ils pourront, grâce aux échafaudages, monter par la fenêtre.

Comment, d'ailleurs, laisser sans réponse une lettre si charmante, un billet si parfumé!

La porte est donc ouverte : oh! malheur à vous, deux courants s'établissent aussitôt sans qu'il soit pos-

sible de les interrompre un instant : courants des visiteurs qui montent, l'œil souriant, la bouche gracieuse, quelques-uns le bouquet de fête à la main, car la Sainte-Marie est proche : serait-il décent et chrétien de refuser une place à l'ombre de votre jalousie à des gens qui viennent vous souhaiter le paradis à la fin de vos jours?

Vous promettez, réclamant toutefois de l'indulgence pour le peu de confortable que vous aurez à leur offrir : une place de côté, peut-être un peu derrière...

Ils n'en demandent pas davantage, et faisant en secret le ferme propos de venir vous réveiller dès cinq heures du matin, les voilà qui forment le courant descendant.

.....
Grâce à Dieu, le jour paraît enfin, le soleil se lève! vous vous levez aussi, pauvres maîtresses de maison qui n'avez pu clore vos paupières, grâce aux coups de marteau qui n'ont cessé de retentir.

Vous ouvrez vos fenêtres et ne vous étonnez plus du tumulte de la nuit; des milliers de spectateurs sont déjà à leur poste; quelques-uns se frottent les yeux, palpent leurs membres : sur la chaise dont ils se sont munis, au pied d'un bec de gaz, ils n'ont pas trop souffert du serein ni de la rosée. Aussi, comme les voilà fiers et dispos! De leur siège ils font un piédestal, et dominant du regard les flots qui les entourent, flots devenant de plus en plus pressés.

A huit heures, les trottoirs et les maisons, du faite à la base, sont littéralement couverts de têtes. Dans les mansardes, sur les toits et les cheminées, à l'angle des corniches, apparaissent des femmes élégamment parées et fortement *crinolinées*. O vents, ayez pitié d'elles, ne soufflez pas! et vous, pluie, restez au ciel, ne tombez pas!

Deux haies ont pour mission de contenir la foule; mais tandis que la *ligne*, comme un mur de fer, comme un rempart de glace, résiste à tous les assauts et ne perd pas un pouce de terrain, la pauvre garde nationale se sent faiblir... Encore quelques instants, et les infortunés vont, du premier rang, passer au sixième. C'est qu'avant d'être soldat, le garde national est époux et père : comment résister à la prière d'un époux qui demande pour sa femme l'aumône d'un peu de place? Et comment ne pas combler de joie cette jeune mère, en faisant avancer son petit enfant qui se morfond et pleure de ne rien voir?

.....
Une clameur lointaine annonce enfin l'arrivée des troupes : un silence solennel, une attente pleine d'anxiété, succèdent au tumulte.

Les voici, nos glorieux soldats! voilà les vainqueurs de Magenta, de Solferino! Des tonnerres d'applaudissements éclatent, un déluge de fleurs, des avalanches de couronnes tombent sur les rangs qui passent.

On dit qu'en ce jour d'enivrement, de bons gros collégiens, animés d'un saint enthousiasme, ont fait à l'armée le sacrifice de leurs premiers lauriers : les palmes cueillies à la sueur de leur front et de leur plume, ont été par eux lancées sur les visages hâlés par le soleil d'Italie.

On dit aussi qu'une charmante enfant, après avoir ravagé sa jardinière, s'est mise à jeter à pleines mains sur les *Turcos* au teint d'ébène des projectiles sucrés pêches et petits fours.

Mais comment exprimer l'émotion profonde que chacun ressentit à la vue des blessés? La glorieuse phalange s'avancait à pas lents, péniblement, répondant par des regards encore languissants, mais pleins de reconnaissance, aux témoignages de sympathie, d'admiration qui leur étaient prodigués.

O vous, pauvres femmes, qui voyiez revenir mutilés un frère, un époux, quelle douleur poignante dut être la vôtre!

Plus horrible encore était celle de ces veuves qui, du fond de la retraite, entendaient les fanfares et les acclamations.

Mais vous, les heureuses, vous qui retrouvez pleins de vie et couverts de gloire ceux que vous aimez si chèrement, oh! oui, jetez des fleurs et remerciez le ciel!

Telle fut cette journée, ma chère Jeanne. Trouvera-t-on pour la chanter un Homère digne d'elle? C'est la question que se pose M. Viennet, déjà cité :

Homère, seul poète à nos vœux refusé,
Quand le sang de nos preux n'est jamais épuisé,
Quand au son du clairon, dans nos champs et nos villes
Renaissent des Ajax, des Hectors, des Achilles;
Eh! quel peuple vivant pourrait lui présenter
Tant de faits glorieux, de héros à chanter :
C'est Clovis dans Soissons broyant l'aigle romaine,
Et fondant notre empire aux rives de la Seine.
C'est Martel, de l'Arabe arrêtant les exploits,
Et sauvant du croissant l'Occident et la croix;
Charlemagne au Barbare arrachant l'Italie,
Relevant des Césars la puissance avilie;
C'est Philippe à Bouvines, où sont exterminés
L'Anglais et les Germains à sa perte acharnés;
Jeanne d'Arc réparant un siècle de misère,
Délivrant les Français du joug de l'Angleterre.
C'est tout un peuple enfin en soldat transformé,
Bravant le continent contre ses droits armé,
Retrouvant dans ses rangs des Bayards, des Turennes,
Donnant même un rival aux plus grands capitaines,
De ses mille combats étonnant l'univers,
Prompt à vaincre et plus prompt à venger ses revers.
Il ne succombe un jour sous la haine implacable
De neuf rois conjurés dont le nombre l'accable,
Que pour se relever plus grand que son malheur,
Pour être encor des rois l'arbitre et le vengeur.
Terribles au combat, humains dans la victoire,
Ses soldats et leurs chefs rivalisent de gloire.
Le Danube a tremblé de revoir leurs drapeaux,
La Tamise elle-même a craint pour ses vaisseaux;
Et moi qui combattis à côté de leurs pères,
Qui vis dans Leipzig reculer nos bannières,
Je bénis leur triomphe et rends grâce à nos fils
De nous rendre les jours d'Arcole et d'Austerlitz.

— Et moi, je rends grâce à Florence du festin poétique auquel elle vient de me convier, et j'oublierai tous mes griefs contre elle, si je la décide à venir enfin avec moi. Franchement, elle doit avoir de Paris assez.

— Trop même; mon père chéri l'a compris; aussi sommes-nous aux ordres de ta bonne mère, qui fixera le jour du départ.

— Quelle joie, chères amies, comprenez-vous mon bonheur? Notre Florence vient avec moi! Oh! rassurez-vous, j'en aurai bien soin et vous la ramènerai le mois prochain, son portefeuille tout rempli d'impressions de voyages.

Moi, je n'écrirai rien, mais je meublerai ma mémoire et bavarderai, au retour, tant que vous le désirerez.

A nos planches, et au revoir.

COTÉ DES BRODERIES.

1, BARBE, imitation de point d'Angleterre à broder au cordonnet ou au feston, en application de nansouk sur tulle d'Alençon.

Des jours sont dans l'intérieur des feuilles et dans la corolle des roses.

La bordure de ce riche dessin pourrait servir pour voilette d'application; sur le fond serait un semé de bouquets; ou bien, ce qui serait plus simple et plus convenable pour jeune fille, un semé des petits motifs à quatre pétales qui forment la bordure.

Pour voilette d'hiver, ce dessin serait encore convenable; au tulle d'Alençon blanc, on substituerait un tulle noir, dit *fond de dentelle*, sur lequel on broderait les motifs. Un point de chaînette ou un cordonnet fin indiquerait les contours, et pour les intérieurs, nous conseillons un point d'une facile exécution et d'un heureux effet : avec une aiguille enfilée de cordonnet extrêmement fin, passez dans chaque réseau comme si vous faisiez un point de tapisserie, et quand votre rang est fini, recouvrez en passant en sens inverse sur les premiers points, absolument comme pour le point de tapisserie carré.

Ce dessin peut également s'exécuter au passé.

2 et 3, PARURE DUCHESSE. — Ce genre, dont nous donnons l'éternelle à nos amies, est aussi élégant que le dessin de la planche sera promptement exécuté. Ce col, qu'on peut broder sur nansouk ou mousseline, se compose de deux parties bien distinctes :

1^{re} Le fond, qui part de l'encolure et se termine au premier trait placé sous les feuilles de vigne. Ce trait est un cordonnet qui sert à retenir l'étoffe qu'on laisse double dans cette partie. La guirlande et les feuilles sont au plumetis ou au feston très-fin.

2^{re} La garniture, qui commence au premier trait et se termine à la petite dent du bord. Cette garniture, qui est taillée d'un seul morceau avec le col, est en étoffe simple. Tous les motifs sont en broderie anglaise avec un jour, dit *moulinet*, au milieu des roues; les épines qui séparent le rang d'œillets des roues sont seules au plumetis.

4, Écusson, plumetis, avec A. B. C. L., plumetis.

5, M. B., romaine unie, plumetis.

6, L. P., enlacés, anglaise, plumetis.

7 et 7 bis, PELOTE RONDE, dite *marquise*, à broder sur mousseline, au plumetis simple ou mélangé de points de sable. Au milieu, P. E., anglaise fleurie, avec guirlande, plumetis.

Le n° 7 bis est la garniture qui se fronce autour de la pelote. Au bas de cette garniture, se coud une valenciennienne ou une petite guipure.

Une ruche de taffetas n° 5 sépare le fond de la pelote de la garniture.

8, R. L., enlacés, romaine et anglaise, plumetis. — Ce grand chiffre est destiné à orner le milieu d'une taie d'oreiller.

9, MOUCHOIR ÉLÉANT, plumetis et point d'armes, avec E. G., romaine, dans un écusson, plumetis.

10, POIGNET de la manche dont le fond est au n° 32.

11, GUIRLANDE à broder au point de chaînette au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline.

12, *J. P.*, enlacés, anglaise, plumetis.

13, ENTRE-DEUX, plumetis.

14 et 15, PARURE à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis ou broderie à la minute.

16, *Nisida*, anglaise ornée, plumetis.

17 et 18, COIN DE TAIE D'OREILLER, plumetis et feston.

— Le grand chiffre *P. M.* se brode au milieu, 5 centimètres au-dessous de la garniture du haut.

19, GUIRLANDE, plumetis, destinée aux volants d'une robe de mousseline.

20, *H. A.*, enlacés, plumetis.

21, *S. O.*, romaine ornée, plumetis.

22, *Eglantine*, anglaise ornée, plumetis.

23, *Isabel*, anglaise ornée, plumetis.

24, *F. C. R.*, gothique riche, plumetis.

25, RICHE DESSIN pour jupon ou jupe de mousseline, — cordonnet, plumetis, feston et jours.

26, *Joséphine*, romaine ornée, plumetis.

27, *C. B.*, enlacés, anglaise, plumetis.

28, COIN DE MOUCHOIR FILLETTE, — plumetis ou broderie à la minute, — avec *P. S.* dans un écusson, plumetis.

29, *Inés*, anglaise, plumetis.

30, *J. S.*, romaine élégante, plumetis.

31, *C. S.*, enlacés, anglaise, plumetis.

32, MANCHE DE MOUSSELINE, plumetis et point d'armes, ou feston léger, ou encore point de chaînette.

La planche n'offre qu'une moitié de cette manche-bouillon. Les guirlandes en colonnes doivent sur la manche aller de haut en bas, tandis que les ondulations des petites dents se trouvent en travers dans le sens de la largeur de la manche.

Le n° 10 est le dessin d'un poignet ou d'une petite garniture.

Pour monter cette manche de la façon la plus nouvelle, taillez en mousseline unie un poignet de 3 centimètres de haut et de 25 centimètres de large.

A la partie supérieure, cousez une garniture brodée (comme le n° 10) légèrement froncée.

A la partie inférieure, cousez à plat une garniture semblable, mais plus basse. (La première doit avoir 4 centimètres de haut, 45 centimètres de long; — la deuxième, 3 centimètres de haut et 25 centimètres de long.)

Cette dernière, qu'on coud à la manche en même temps que le poignet, sert à recouvrir ce poignet uni et à cacher le bas de la plus haute garniture.

Cette double garniture est également charmante sur une manche unie en organdi ou en mousseline.

Ce modèle, création de madame Gillard, aura un grand succès : il est plus élégant que la manche ajustée au poignet, et infiniment plus distingué que la manche entièrement ouverte.

33, *N. M.* enlacés, plumetis fin et point de sable.

COTÉ DES PATRONS.

34, *G. M. L.*, anglaise ornée, plumetis.

35, ÉCUSSON, avec *B. B.*, anglaise, plumetis.

36, PATRON de feuilles de lilas à exécuter en cuir. Ces feuilles se nervent et se mouvent comme celles des mois précédents. Leur ensemble forme un bouquet qui peut s'appliquer sur un serre-papiers, une boîte à gants, un porte-cigares, etc.

37, PATRON de la fleur du lilas; chaque petite fleur se monte séparément sur une tige de fil de fer terminée par une perle de bois qui forme le cœur. Ces fleurs, qui se montent en grappes de douze ou de quinze fleurs, se trouvent toutes découpées à l'emporte-pièce chez madame Beaussier.

38, *O. P.*, romaine ornée, plumetis.

39, *E. V.*, romaine ornée, plumetis.

40, *L. C.*, anglaise, plumetis et point de poste.

41, *M. B.*, gothique, plumetis.

42, ENTRE-DEUX, feston et plumetis.

43, CRAVATE AU FILET. Rien de plus facile à faire que cette petite cravate, charmante nouveauté plaisant beaucoup à messieurs nos frères et nos neveux. Prends un gros écheveau de cordonnet de soie noire ou de couleur, et une navette d'acier plus grosse que celle dont tu te sers pour les bourses.

Monte 150 mailles et fais 21 rangs; tu as un carré long dont tu réuniras les deux côtés par une soie passée dans les mailles du premier rang et dans celles du dernier. Au bord, pour simuler une petite dentelle, fais deux ou trois rangs avec une navette plus grosse. Afin de donner aux bouts de la cravate une forme arrondie plus gracieuse que le carré, au lieu de procéder comme tout à l'heure, on commence par faire 6 rangs de 150 mailles. A partir du septième rang, on ajoute une maille au commencement, et une maille à la fin de chaque rang, jusqu'au douzième, qui a ainsi de plus que le premier rang, 6 mailles au commencement et 6 mailles à la fin. — Le treizième rang a le même nombre de mailles; — à partir du quatorzième, on diminue les rangs comme on les avait augmentés, laissant une maille au commencement et une maille à la fin de chaque rang. — Les six derniers rangs, comme les six premiers, doivent n'avoir que 150 mailles.

44, *J. W.*, feston et plumetis.

45, *J. J. H.*, anglaise, dans un écusson, plumetis.

46, *H. P.*, romaine, point de poste.

47, *Amanda*, anglaise, plumetis.

48, ENTRE-DEUX, plumetis.

49, *A. B.* avec couronne, cordonnet et point de poste.

50, ÉCUSSON riche avec *A. G. H.*, plumetis.

51, *Isabelle*, gothique, plumetis.

52, ÉCUSSON avec *A. G.*, anglaise, plumetis.

53, Croquis de la manche de mousseline ou d'organdi dont l'explication a été donnée au numéro 32 des broderies.

54, *L. B.*, enlacés, plumetis.

55, DESSIN DE PANTOUFLE, hermine de Bretagne, tapisserie. Ce dessin est charmant d'originalité et d'une exécution bien facile.

56, *L. H.*, plumetis.

57, *Helène*, plumetis.

58 à 61, BURNOUS DE FOURÉE de chez madame Herbillon.

Ce burnous se fait en drap léger ou en flanelle, et se borde à cheval d'un lacet ou se garnit d'une petite ruche pareille posée à l'envers. — Même garniture pour le capuchon.

58, PATRON du burnous (moitié).

59, PATRON du capuchon (moitié), première partie.

60, PATRON de la deuxième partie du capuchon qui s'applique sur la première par un surjet fait à l'envers. La longueur *C B* du numéro 59 est plus petite

que celle qui est marquée des mêmes lettres au numéro 60; c'est qu'il faut faire *boire* un peu le numéro 60, en le cousant sur le 59, afin que la partie rabattue ne *tire* pas sur l'autre (pardon pour la singulière acception donnée à ces termes, qui sont d'ailleurs consacrés).

61, Croquis du burnous.

62 et 63, MANTEAU dit *bain de mer*, réduit au 10^e.

Ce charmant vêtement se fait en drap léger et doit être orné tout autour d'une ruche de même étoffe.

La berthe, simulée par la même garniture, pourrait être remplacée par un collet plat taillé sur le même patron.

La partie évidée, dont les deux côtés A doivent être réunis par une couture, produit l'effet le plus gracieux en faisant retomber naturellement la partie C sur le bras.

Une autre couture réunit le devant au dos par les lettres B C.

62, Devant (moitié).

63, Dos (moitié).

64 à 69, CAMISOLE-PALETOT OU MANTEAU DE NUIT.

64, Dos (moitié).

65, Devant (moitié).

La partie C D du numéro 65 est réunie à la même partie du numéro 64, quand les plis indiqués ont été faits, ce qui diminue la longueur de ce côté, lequel paraît de beaucoup surpasser l'autre.

66, Manche (moitié). Les plis plats du haut et du bas peuvent être remplacés par des fronces.

67, Poignet de la manche.

68, Revers du poignet. La ligne ponctuée indique une piqûre.

69, Col (moitié). Ce col, quand il est cousu, doit être replié sur lui-même, ce qui lui fait perdre de sa hauteur.

Le manteau de nuit en *brillanté* ou en *percale*, peut être bordé, ainsi que le col et les manches, d'une petite garniture de nansouk brodée ou seulement festonnée.

70 à 72, TABLIER D'ENFANT en toile grise, dite toile de lin, soutaché de ganse rouge ou bleue. Une pièce de soutache suffit. Le rouge est meilleur teint que toutes les autres nuances.

70, MOITIÉ DU TABLIER. L'espace laissé blanc au delà de la soutache, à droite et au bas du tablier, indique la partie de l'étoffe qui doit être repliée pour former l'ourlet; la soutache commence au bord supérieur de l'ourlet.

71, PLASTRON DU TABLIER (moitié).

Ce plastron se coud en haut du tablier, qu'on a le soin de froncer. La partie A B du plastron n'est point fixée et forme jockey. C'est sur cette partie et sur l'entournure qu'est cousue la manche.

72, LA MANCHE soutachée comme le reste du tablier doit être froncée sur la partie indiquée par les mots : *manche du tablier*. Les fronces seront arrêtées par une soutache à 2 ou 3 centimètres au-dessus du dessin. On aura de cette manière un bouillon terminé par un petit volant; rien de plus joli.

Si l'entournure était un peu étroite, il suffirait de l'évider un peu plus, selon la grosseur du bras de l'enfant.

Nous rappelons que madame Legras tient à la disposition des abonnées la toile, la soutache, et même des tabliers tout dessinés.

MODES.

Modes! à quoi bon nous venir encore parler des modes! avons-nous le loisir de nous en occuper entre un bain et une promenade? En quittant Paris, nous avons dit adieu à toutes les préoccupations de cette nature, et nous vous serons bien obligées de nous laisser recueillir ce que nous avons semé, en d'autres termes, de porter les toilettes composées d'après vos conseils, sans entendre parler de nouveautés, dont nous ne voulons pas pour le moment.

— Des nouveautés! belles amies, nous n'en avons point à vous offrir. Le mois de septembre est généralement très-stérile, et quand nous vous aurons rappelé le manteau dit *bain de mer*, dont nous donnons sur la planche le patron réduit au dixième, tout sera dit.

Pauvre madame la Mode, il faut donc pour un instant abdiquer le pouvoir, laisser là sceptre et couronne, et, redevenue mortelle, attendre que les plaisirs des *eaux* aient atteint leur terme!

Voulez-vous, chère madame, qu'en manière de distraction nous prenions, nous aussi, notre vol vers les lieux où des autels vous sont élevés: Bade, Ems, Trouville et Biarritz, par exemple?

— Dans quel but?

— Oh! tout simplement pour voir si vos décrets sont religieusement observés, et si toutes vos *fidèles* sont également charmantes.

Allons, madame la Mode, levez-vous et suivez-moi.

— Où nous arrêterons-nous d'abord?

— Sur cette plage, si vous voulez bien.

Voyez donc ce groupe de jeunes filles qui plongent joyeusement dans l'onde amère. Les petites coquettes! Elles ont, au vilain costume de laine noire, substitué de jolies blouses de flanelle blanche bordées de bleu, de groseille, d'orange: c'est vous, chère dame, qui leur avez donné ce bon conseil, qu'en enfants intelligentes, elles ont bien vite suivi.

La réforme de la coiffure n'était pas moins urgente, et je m'aperçois que vous y avez apporté tous vos soins: mille grâces vous soient rendues! L'affreux bonnet de toile cirée est donc enfin resté au fond de la mer: le bonnet est mort, vive le *filet Figaro*! Ce filet, le plus seyant du monde, en laine rouge ou bleue, se place par-dessus un petit serre-tête de taffetas gommé qui garantit les cheveux de toute atteinte d'au salée.

Nos jeunes filles sortent du bain, et, toutes ruisantes, regagnent péniblement la cabane d'où nous allons les voir revenir parées. Attendons-les cinq minutes, s'il vous plaît.

Les voici! Oh! madame, est-ce vous qui leur avez dit de mettre sur la plage des robes de taffetas à douze volants?

— Non, certes; et je ne sais où ces petites filles ont pris de si folles idées. Des princesses ne se le permettraient pas. Une robe de piqué blanc avec longue basquine pareille, voilà ce qui convient et ce qu'ont adopté ces deux jeunes filles que vous voyez là-bas, et qui portent un des plus beaux noms de France.

— Celles qui ont de larges chapeaux avec touffes de roses.

— Non; leurs chapeaux de paille d'Italie ont les

bords rentrés sur le côté avec plumes de coq blanches et noires.

— Je les vois, madame, et j'admire leur simplicité de bon goût ; mais peut-être réservent-elles toute leur élégance pour le Casino ; je suis sûre qu'elles vont ce soir éclipser leurs compagnes.

— Grande est votre erreur ! Ce soir, toutes deux seront vêtues de robes de mousseline blanche, et tant que durera leur séjour aux bains de mer, elles n'auront pas d'autre toilette. Les ornements seuls varieront : aujourd'hui, sur ces robes, vous leur verrez posé en bandoulière un large ruban bleu fixé sur le côté ; demain, de la bandoulière elles feront une ceinture à longs bouts, qu'elles couperont ensuite pour faire cinq nœuds qu'elles piqueront l'un en bas du corsage, les autres disposés en tablier sur le devant de la jupe.

— Mais pourquoi donner à la mousseline blanche une préférence si marquée ? C'est très-désobligeant pour les autres tissus que vous recommandiez il y a peu de temps, et qui font de si délicieuses robes : la gaze de Chambéry, la mousseline brochée, etc.

— Toutes ces robes-là sont charmantes, il est vrai, mais exigent des précautions et remplissent la moitié d'une caisse. Or, comme la princesse de L. a horreur des cargaisons, elle ne permet à ses filles que d'emporter quatre robes.

— Pas plus !

— Ni plus, ni moins : 1^{re} la robe de mousseline, qui ne tient qu'une toute petite place, attendu que nos jeunes filles ne la font repasser que le jour où elles en ont besoin. — 2^e La robe de piqué avec basquine. — 3^e Une robe de taffetas noir pour les jours de pluie. — 4^e Enfin, la robe de voyage en poil de chèvre ou en *Orléans* à mille raies. L'amazone n'est pas compris dans cette nomenclature.

C'est avec ce mince bagage que mes *fidèles* ont parcouru l'Italie, la Suisse et l'Ecosse.

— Un pareil exemple devrait être suivi de toutes les mères économes.

— Mon enfant, ce n'est point par économie que la femme citée tout à l'heure agit de la sorte : si vous la suiviez dans les fêtes qu'elle donne, et surtout à celles au milieu desquelles on est fier de la voir paraître, vous seriez forcée de déclarer qu'il est impossible de la surpasser en élégance.

Seulement, comme elle trouve inutile et gênant de faire des frais de toilette pour courir les champs ou les mers, elle a pris le parti que vous savez, se réservant au retour le plaisir d'habiller des pieds à la tête deux jeunes filles pauvres avec le taffetas et les dentelles qui n'ont point été salis par la marée, déchirés par les ronces du voyage.

— Ah ! pourquoi toutes les femmes n'ont-elles pas cette généreuse pensée ! Laquelle de nous souffrirait d'avoir une robe de moins par saison ?

— Il ne serait même pas nécessaire de faire le sacrifice d'une robe tout entière. L'une peut se contenter d'une jupe unie, consacrant à la charité le prix des volants. L'autre, choisir une garniture un

peu plus simple que celle qu'elle avait rêvée, et acheter avec les deux ou trois francs qui constitueraient la différence, une paire de bas de laine pour une pauvre vieille femme, un lange pour un petit enfant, ou encore une boîte bien garnie de fil et d'aiguilles pour la jeune ouvrière qui ne peut pas toujours remplacer ses instruments de travail usés ou perdus.

— Mais savez-vous, madame, que vous parlez comme la charité même.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il, enfant ? Parce que vous m'appellez *la mode*, s'ensuit-il que je sois nécessairement frivole et égoïste ? Ne vous y trompez pas, et gardez-vous de me confondre avec mon homonyme. Je suis *la mode*, il est vrai, ce qui veut dire l'amie de la grâce, de l'élégance honnête et du bon goût ; l'autre aime ce qui est éclatant, excentrique, tapageur ; moi je conseille, elle ordonne ; pourtant, hélas ! voyez comme on lui obéit, comme on la fête, comme on l'adule ! Dans ce monde qui nous entoure, vous compterez des centaines de femmes qui lui sacrifient leur fortune, leur repos et quelquefois plus encore.

Vous me connaissez maintenant que nous avons causé une heure ensemble ; ne commettez donc plus d'erreur grossière à mon endroit, et souvenez-vous qu'entre ma rivale et moi, il n'y a de commun que le nom de baptême : je suis de bonne maison, pourrait-elle en dire autant ?

Cela dit, *la mode sensée* me serra la main et disparut en murmurant : Au revoir !

Que vous en semble, chères amies ? Comme moi peut-être vous êtes étourdies d'un pareil langage, et il vous faudra quelque temps pour le bien comprendre et en tirer profit.

Je vous laisse à vos réflexions, après vous avoir fait ma plus belle révérence.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES.

PREMIÈRE TOILETTE. — *Jeune fille*. — Robe de gaze de Chambéry à huit volants ; corsage plat ; manches longues bouffantes, fermées au poignet ; fichu à longs bouts garni d'un volant. — Coiffure à doubles bandeaux, torsade et nœud de velours.

DEUXIÈME TOILETTE. — *Petite fille*. — Jupe et basquine de piqué blanc, bordée de velours noir.

TROISIÈME TOILETTE. — *Jeune femme*. — Peignoir de mousseline ou d'organdi avec grande pèlerine, garnitures de ruches à la vieille, dans lesquelles est passé un ruban de taffetas. Corsage à la vierge. — Manches formées d'un bouillon et d'un volant. — Ceinture à longs bouts. — Nœuds de ruban le long de la jupe. — Chapeau de tulle malines avec touffes de roses sur le côté.

EXPLICATION DE LA PLANCHE DE TAPISSERIE.

Riche guirlande destinée à former des bandes pour meuble, tapis de table, portière. On peut substituer au fond de tapisserie un fond de drap ou de velours.

ÉPHÉMÉRIDES

20 SEPTEMBRE 1792. — BATAILLE DE VALMY.

Les Français étaient commandés par Dumouriez et les Prussiens par le duc de Brunswick, quand ils se rencontrèrent près de Valmy, village du département de la Marne. L'avantage du combat demeura aux

Français, et cette victoire produisit un immense effet moral en France. Napoléon donna depuis le titre de duc de Valmy à Kellermann, qui commandait à Valmy sous Dumouriez.

Mosaïque

Si vous ne portez pas au dedans la source de la joie véritable, c'est-à-dire la paix de la conscience et l'innocence du cœur, en vain vous la cherchez au dehors. Rassemblez tous les amusements autour de vous, il s'y répandra toujours du fond de votre âme une amertume qui les empoisonnera. Raffinez sur tous les plaisirs, substituez-les, mettez-les dans le creuset, de toutes ces transformations il n'en sortira et n'en résultera jamais que de l'ennui.

MASSILLON.

La chaîne de notre ignorance est longue. Celui qui ne veut croire que ce qu'il comprendra, ne croira rien, car le mystère est partout. C'est le propre des sots de ne voir de choses incompréhensibles qu'en religion.

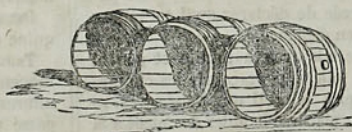
MARTINET.

Trois choses pour être heureux : le corps sain, l'esprit libre, et le cœur pur.

DOMAT.

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT : Il faut céder à la nécessité.

RÉBUS



N ET AVOINE



+



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 61.



Panquet

Gileaux et Piquet Imp. r. de la Calandrie 14. Paris.

A. Poirier

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens. 1.

27 Année. Septembre 1879

Ayuntamiento de Madrid

Nº 11.

Bruxelles, Dames des g. Rue du Cassin 10. Paris de Cologne

Amsterdam, Dames des g. Nieuwmarkt Over 1. Nicolas Straat

